STARFIX

ISSN 0756-0559

La guerre en trompe-l'œil :
WARGAMES

RUE BARBARE
LA NUIT DES JUGES
LA FOIRE DES TENEBRES : les effets spéciaux.

M 2654-11-17 F N° 11 - JANVIER 83 - 17 F - MENSUEL BELGIQUE 138 FB - SUISSE 5,50 F - CANADA $ 2,50

«LE LIVRE TÉMOIN D'UNE MERVEILLEUSE AVENTURE».

Merveilleuse aventure que celle de Hergé depuis sa collaboration au «Petit Vingtième» de Bruxelles, jusqu'au triomphe mondial de Tintin. Merveilleuse aventure méconnue dès qu'elle quitte les aventures du célèbre reporter.
Hergé avait approuvé la parution de ce livre qui montre toutes les facettes de son œuvre.
Un album de 320 pages, avec près de 500 illustrations.
Mille sabords ! En voilà un merveilleux cadeau.

casterman

«Le Monde d'Hergé» par Benoît Peeters, 195 F

alliance

SOMMAIRE

5 EDITO

Edito détonnant de François Cognard.

8 LE CHOC DU MOIS

WarGames.

10 ACTUALITES

22 ZONE Z

C'est mauvais. C'est même pire. Mais il aime ça. Dan Brady vous présente ses copains, le sadique à la tronçonneuse et les exterminateurs de l'An 3000.

24 WARGAMES

La bombe de Noël, examinée, mais non désamorcée, par Frédéric Albert Lévy.

30 MEGAVIXENS

Beaucoup trop pour un seul homme. Mais juste assez pour Superwolfy, Président-Directeur général du Russ Meyer Fan (Femmes) Club.

32 LA NUIT DES JUGES

Avant *La Foire des Ténèbres*, il fait déjà sombre dans ce numéro. N'empêche que Nicolas Boukrief en est ressorti ébloui. Docteur Jekyll et Sister Hyde trouvent, eux, que la tension est un peu faible...

40 INTERVIEW

Irvin Kershner : Jamais plus James Bond ! Interview par F.A.L.

46 RUE BARBARE

Voyage au pays de la Zone, par Hervé Deplasse.

44 LE CHOIX DES SEIGNEURS

... N'est pas un morceau de roi, selon François Cognard.

52 LA FOIRE DES TENEBRES

Christophe Gans (spécialiste des Ténèbres, qu'elles soient d'Argento ou de Disney) et Jérôme Robert font toute la lumière sur les effets spéciaux du dernier film de Jack Clayton.

60 LE CLASSIQUE DU MOIS : LE VOYEUR

Michel Scognamillo n'en croit pas ses yeux...

62 LA FEMME PUBLIQUE

Ce sera aussi celle du public, nous assure Nicolas Boukrief, qui s'est entretenu avec Andrzej Zulawski et ses interprètes, Valérie Kaprisky et Francis Huster.

70 VIDEO

François Cognard dans les commandos, Michel Scognamillo en plein sabotage hitchcockien. A la guerre comme à la guerre...

78 MAGAZINE

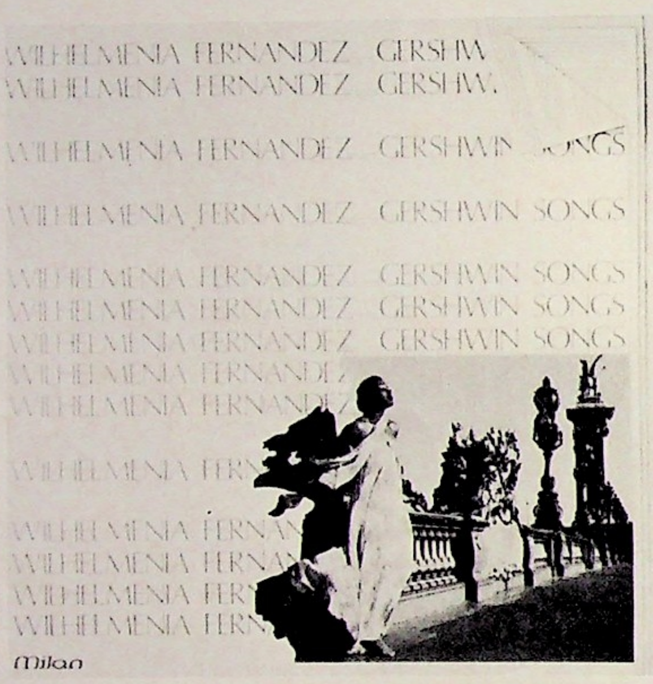
Des livres, des B.D., des clips et du rock !!

STARFIX N° 11, Mensuel - Dépôt légal : Décembre 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 10 : 120000 exemplaires - **Directeur de Publication** : Christophe Gans - **Assistante de Rédaction** : Claire Lionel - **Secrétaire de Rédaction** : Frédéric Albert Lévy - **Comité de Rédaction** : Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Hervé Deplasse, Christophe Gans, Colonel Kurtz, Frédéric Albert Lévy, Jérôme Robert, Michel Scognamillo - **Collaboration** : Fabienne Issartel, Benoît Lestang, Claire Sorel, Renzo Soru - **Directeur Artistique** : Etienne Marie - **Direction Artistique en collaboration** : Paola Boileau - **Maquette** : Marie-Noëlle Ywanoff - **Correspondant à Los Angeles** : Jordan R. Fox - **Photocomposition** : Photocompo 2000 - **Photogravure** : Prunelle, Ets CERAT - **Impression** : Presses Montsouris - **Siège Social** : 13, rue de la Cerisaie, 75004 Paris - **Tél.** : 277.18.10 - **STARFIX** SARL au capital de 20000 F ; RC Paris 326.754.157 - **Gérant** : Edmond Cohen - **Diffusion France** : NMPP - **Développement** : Jean-Noël Raviscioni - **Directeur de Publicité** : Jacques Villatte - **Chef de Publicité** : Philippe Puech - **Assistante de Publicité** : Christine Hamon - **Photographe** : Marianne Rosenstiehl.
Remerciements : A.B.C.D., Michelle Abitbol, Marc Bernard, Denise Breton, Jeanne Charuet, CIC, Ciné-Paris, Michèle Darmon, Caroline Decriem, Marquita Doassans, Fabienne Ferreira, Festival de Bruxelles, Fox-Hachette, Danielle Gain, Gaumont, GCR, Agnès Goldman, Pierre Hermand, Jean-Pierre Jackson, Alan Jones, Françoise Lambesque, Gwénolé Laurent, Laurence Lemaire, Françoise Picherot, Carlos Sylva, Flora Taupenot, Gilbert Verschooten, Philippe Videcoq, Walt-Disney Productions, Warner-Columbia.

A la suite d'un enchaînement de circonstances indépendant de toutes les bonnes volontés – y compris celle, pourtant irrésistible, du Colonel Kurtz –, le dernier numéro de *Starfix* a "offert" à ses lecteurs un certain nombre de coquilles et d'erreurs qui ont rendu certains passages difficilement compréhensibles. Depuis, les SBRTG *(Starfix Brigades pour le Respect de la Typographie et de la Grammaire)* sont entrées en action, et les haireurs, fotes de phrape et autres fantézis devré être moins nombreuz dans le présent numéro. Du moins, on l'espère...

WILHELMENIA FERNANDEZ

la DIVA du film DIVA



VIENT DE PARAITRE

A 215

nouvel enregistrement digital numérique

GERSHWIN SONGS

WILHELMENIA FERNANDEZ A AUSSI ENREGISTRE

BANDE ORIGINALE DU FILM DIVA
A120061 (AUSSI EN MUSICASSETTE)

NEGRO SPIRITUALS
A192 (AUSSI EN MUSICASSETTE)

DISQUES
Milan

DISTRIBUTION RCA

EDITO

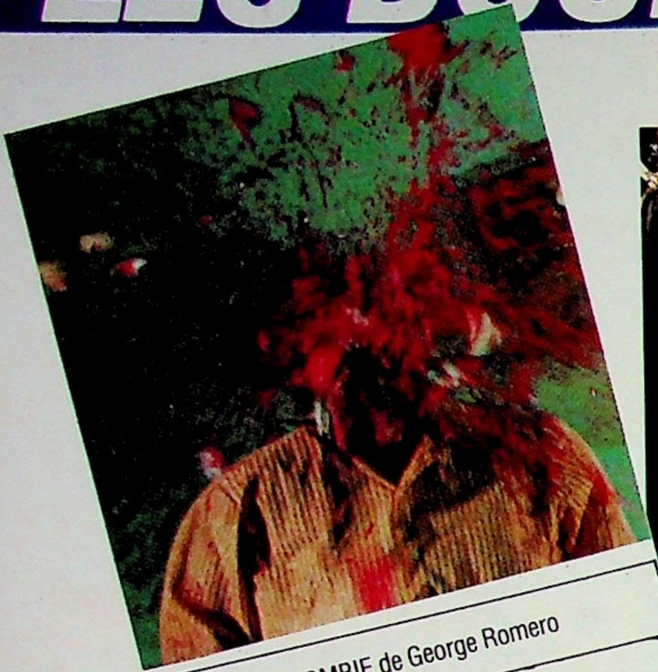
LA MACHINE A EXPLOSER LE TEMPS.

Je suis seul ici ce soir. Les autres se sont tous tirés des bureaux quand ils ont su.
La machine à café détraquée crache ses dernières capsules de poudre. Le chat tripote les touches de ma mxhina à ecrore (Ahhh! Tire-toi maintenant). Le téléphone n'arrête pas de sonner : des attachées de presse vidéo sans doute, qui réclament les dernières cassettes qu'on leur a empruntées. Ou des abonnés qui ont reçu un numéro 3 au lieu d'un numéro 6, un nécessaire à chaussures au lieu d'un tee-shirt, ou pire : quelque chose qu'ils n'ont jamais demandé. Mais à quoi bon? Ils l'ont annoncé tout à l'heure sur toutes les radios et les télévisions du monde : elles sont lancées. Plus rien ne peut les arrêter maintenant : Clint Eastwood n'a jamais su piloter un **Firefox**...
Ce sont deux mômes qui on fait le coup. Pas Reagan. Ni le docteur Folamour. Deux mômes. En s'amusant avec un petit ordinateur de salon, ils se sont branchés par hasard sur le gros WORP. Oui WORP : la machine infernale qui contrôle le lancement de la totalité des missiles nucléaires U.S. dispersés sur le globe. Ils sont tombés sur le programme de la destruction du monde, et l'ont réveillé de sa léthargie.
Du coup, ça y est : l'Apocalypse accourt. Le Dieu Moloch crache ses sales glaires. Godzilla, Rodan, et tous les monstres japonisants vont surgir des montagnes pour piétiner les restes. Charlton Heston lui, s'en fout : le héros de **La Planète des Singes et du Survivant** sait bien qu'il restera seul, après le carnage, à arpenter Manhattan désert. Le dernier scénario – catastrophe s'achève. Les mégalopoles vont s'enflammer pour de vrai.
Maintenant, des petites fusées blanches jaillissent du fond des champs et des océans. Elles ne partent pas dans la lune cette fois : elles traversent juste l'Atlantique. Ah merde! J'entends d'ici leur vrombissement dans le lointain.
Les stores commencent d'ailleurs à se tordre comme des éventails, mes doigts glissent des touches. Dehors, c'est un concert de klaxons, de sifflets, de hurlements, de bruits de verre... Vite...
Et les autres qui se sont tirés... Boukrief a dit qu'il courrait visionner la fin du **Dr Folamour** de Kubrick en vidéo. Frédéric Albert Lévy, ce bon vieux FAL, écoute du Bach sur son magnéto à pile. Christophe Gans, lui, doit être en train de chercher dans la foule une silhouette féminine à la poitrine convenable, histoire de la coincer une dernière fois contre une gouttière.
Vite, bon sang... Le chat Pipo s'affole et lit à haute voix la composition de ses boîtes de Whiskas, le pauvre.
Claire Lionel, athée mais paradoxale, est partie se faire baptiser dans toutes les religions possibles, sans doute pour grapiller quelques siècles de vie éternelle. Benoît Lestang, notre spécialiste des maquillages spéciaux, se réjouit d'avance lui. Tous ces visages lardés de bubons et de cicatrices : voilà pour une fois un boulot bien réaliste. Quant à Etienne, notre maquettiste, il a laissé tomber son pot de colle et ses ciseaux, pour aller siroter un whisky glacé sur son balcon, et assister au spectacle. Croque-les vite tes glaçons, Etienne : ils n'auront pas le temps de fondre.
Les autres membres de l'équipe, je ne sais plus où ils sont. Action Man ressort peut-être sa Gibson une ultime fois, pour jouer à la suite les deux seuls morceaux de son répertoire : **Jeux Interdits et Smoke on the Water** (deux titres qui collent à l'actualité en plus).
Quant à moi, je reste là cloué sur mon tabouret. A finir ce pauvre édito. Le H.L.M. d'en face vacille, les tuyauteries se gondolent : elle est pour nous, celle-là. Un rat géant vient de pénétrer dans la pièce... Il gobe le chat... Il s'avance vers moi... Bon, je vous laisse : ça fait trop longtemps que j'attends ce moment-là...

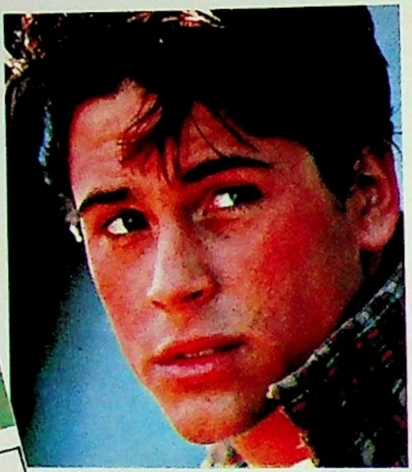
François Cognard.

LES DOUZE MEILLEU

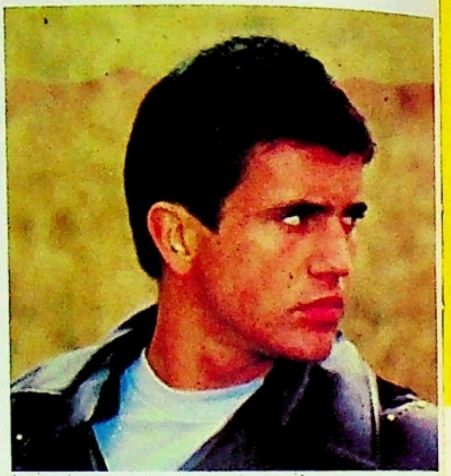
POUR L'EQUIPE



1) ZOMBIE de George Romero



2) OUTSIDERS de Francis Coppola



3) MAD MAX de George Miller (V.I.)

4) SANS RETOUR de Walter Hill

5) TENEBRES de Dario Argento

6) LE DERNIER COMBAT de Luc Besson

7) FURYO de Nagisa Oshima

8) LA BALLADE DE NARAYAMA de Shohei Imamura

9) LES PREDATEURS de Tony Scott

10) CUJO de Lewis Teague

11) L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS de Peter Weir

12) HALLOWEEN 3 de Tommy Lee Wallace
LA VALSE DES PANTINS de Martin Scorsese
ZELIG de Woody Allen

RS FILMS DE L'ANNÉE 1983

Comme tous les classements, les listes des douze meilleurs films de l'année 1983 établies par les lecteurs et les rédacteurs de Starfix n'ont qu'une valeur relative. Pourquoi douze films et pas quinze ? Pourquoi cette période finalement arbitraire de l'année 1983, d'ailleurs inachevée à ce jour ? Pourquoi juger ?
L'étude comparative des deux listes suggère toutefois quelques remarques. Elles présentent, bien évidemment, des différences. Et celle qui touche au Retour du Jedi (totalement absent de la liste de la rédaction) ne laisse pas d'être particulièrement surprenante : peut-être les rédacteurs de Starfix considèrent-ils qu'ils ont suffisamment honoré le film en lui consacrant un numéro spécial pour l'inclure en plus dans leur palmarès ?
Mais, ce cas mis à part, l'écart entre les deux listes est moins fort qu'il ne paraît au premier abord. Si l'on considère en effet la liste des films présents dans le palmarès des rédacteurs, mais absents de celui des lecteurs, on constate qu'on a affaire dans l'ensemble à des œuvres qui n'ont pas bénéficié d'une distribution massive : le fait est clair pour Cujo et pour Ténèbres, que leur échec commercial parisien a sans doute écrasés dans l'œuf, probable pour Le dernier combat ou Narayama. Dites-nous si nous nous trompons, mais il semble bien que, dans les multisalles de province, on projette plus volontiers Papy fait de la résistance qu'un film japonais, même si celui-ci a obtenu une Palme d'Or à Cannes. (Pour Furyo, c'est différent : le nom de David Bowie est un paramètre qui bouleverse les données traditionnelles.) Somme toute, les goûts des lecteurs et ceux des rédacteurs ne sont pas fondamentalement opposés, bien au contraire. Les discordances viennent probablement du fait qu'ils ne voient pas exactement les mêmes films ; en tout cas, ils ne les voient pas avec la même facilité.
En définitive, l'essentiel de ces deux listes est dans leurs ressemblances : Zombie, Outsiders, Mad Max, Furyo, L'année de tous les dangers. Ces cinq titres communs parlent d'eux-mêmes : il est peu probable qu'on trouve ailleurs un pareil éclectisme. Coppola et Romero côte à côte, escortés par deux Australiens et un Japonais. Starfix est fier de cette absence de spécialisation. Starfix compte bien maintenir cette ouverture avec l'aide de ses lecteurs.
Rendez-vous même heure l'année prochaine. Au fait, y aura-t-il un titre de film français ?

F.A.L. ■

... DANS L'ORDRE

CHRISTOPHE GANS :

1) ZOMBIE de George Romero
2) MAD MAX de George Miller (version intégrale)
3) TENEBRES de Dario Argento
4) VIGILANTE de William Lustig
5) FURYO de Nagisa Oshima
6) LES PREDATEURS de Tony Scott
7) OUTSIDERS de Francis Coppola
8) LA BALLADE DE NARAYAMA de Shohei Imamura
9) SANS RETOUR de Walter Hill
10) HALLOWEEN 3 de Tommy Lee Wallace
11) CREEPSHOW de George Romero
12) HONKY TONK MAN de Clint Eastwood

NICOLAS BOUKRIEF :

1) OUTSIDERS de Francis Coppola
2) ZOMBIE de George Romero
3) FURYO de Nagisa Oshima
4) MAD MAX de George Miller (V.I.)
5) L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS de Peter Weir
6) LES PREDATEURS de Tony Scott
7) MORTELLE RANDONNEE de Claude Miller
8) LA BALLADE DE NARAYAMA de Shohei Imamura
9) SANS RETOUR de Walter Hill
10) TENEBRES de Dario Argento
11) CUJO de Lewis Teague
12) LE DERNIER COMBAT de Luc Besson

FAL :

1) MAIS OU EST PASSEE MON IDOLE ? de Richard Benjamin
2) TOOTSIE de Sidney Pollack
3) ZELIG de Woody Allen
4) FURYO de Nagisa Oshima
5) TENEBRES de Dario Argento
6) JAMAIS PLUS JAMAIS de Irvin Kershner
7) L'ŒIL DU TIGRE de Sylvester Stallone
8) OCTOPUSSY de John Glen
9) LE DERNIER COMBAT de Luc Besson
10) 48 HEURES de Walter Hill
11) THE VERDICT de Sidney Lumet
12) LES DIEUX SONT TOMBES SUR LA TÊTE de Jaimie Huys

FRANÇOIS COGNARD :

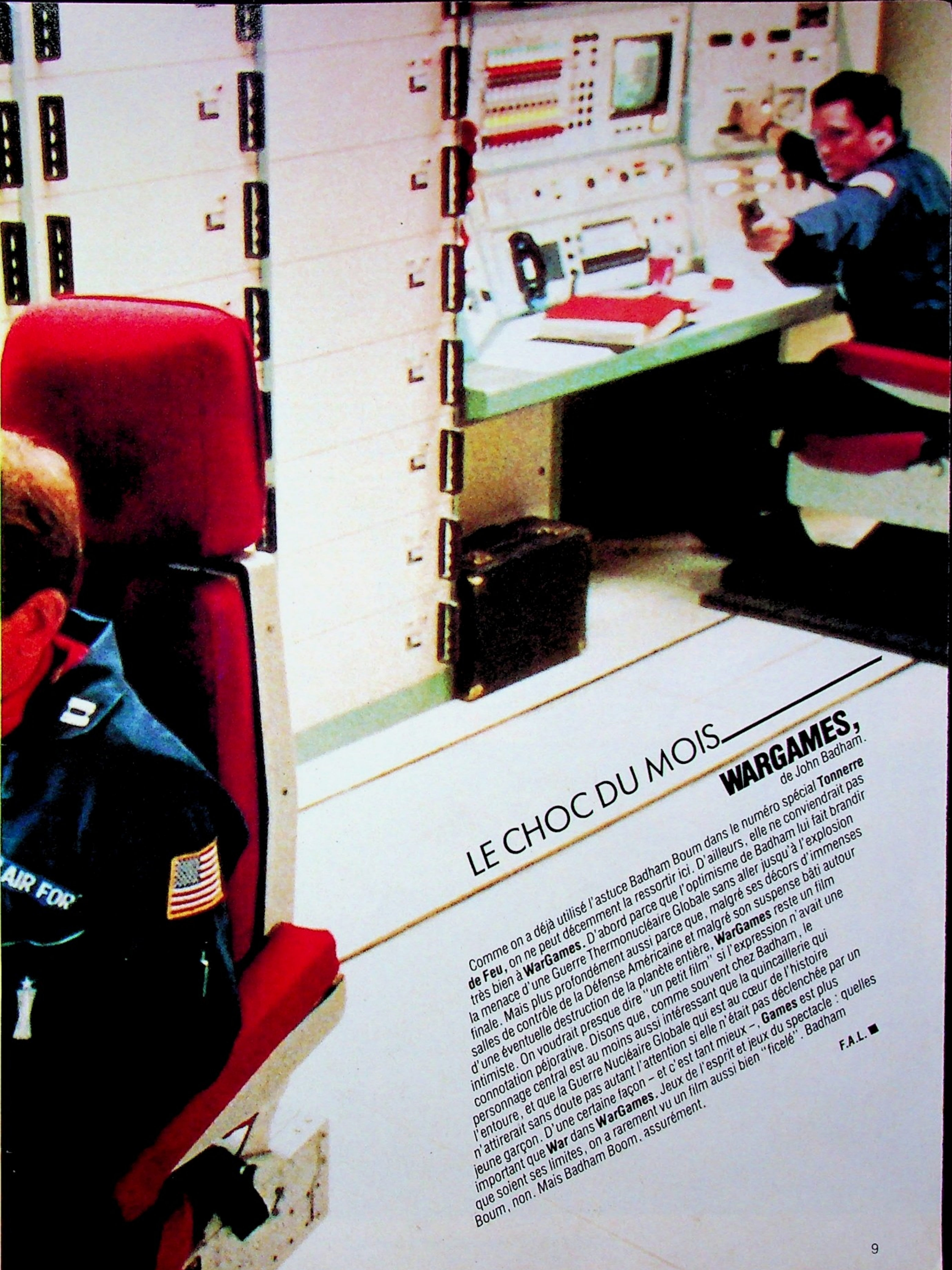
1) ZOMBIE de George Romero
2) HALLOWEEN 3 de Tommy Lee Wallace
3) OUTSIDERS de Francis Coppola
4) SANS RETOUR de Walter Hill
5) L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS de Peter Weir
6) CUJO de Lewis Teague
7) LE DERNIER COMBAT de Luc Besson
8) PIEGE MORTEL de Sidney Lumet
9) LES PREDATEURS de Tony Scott
10) TENEBRES de Dario Argento
11) ANDROIDE de Aaron Lipstadt
12) EVIL DEAD de Sam Raimi

HERVE DEPLASSE :

1) ZOMBIE de George Romero
2) MAD MAX de George Miller (V.I.)
3) RAMBO de Ted Kotcheff
4) 48 HEURES de Walter Hill
5) SANS RETOUR de Walter Hill
6) OUTSIDERS de Francis Coppola
7) L'ŒIL DU TIGRE de Sylvester Stallone
8) MORTELLE RANDONNEE de Claude Miller
9) LE DERNIER COMBAT de Luc Besson
10) LA VALSE DES PANTINS de Martin Scorsese
11) LE RETOUR DU JEDI de Richard Marquand
12) J'AURAI TA PEAU de Richard T. Heffron

MICHEL SCOGNAMILLO :

1) L'ARGENT de Robert Bresson
2) LA VALSE DES PANTINS de Martin Scorsese
3) LES TROIS COURONNES DU MATELOT de Raoul Ruiz
4) LA BALLADE DE NARAYAMA de Shohei Imamura
5) FANNY ET ALEXANDRE d'Ingmar Bergman
6) ZOMBIE de George Romero
7) MAD MAX de George Miller (V.I.)
8) OUTSIDERS de Francis Coppola
9) ZELIG de Woody Allen
10) CREEPSHOW de George Romero
11) CUJO de Lewis Teague
12) SUPERVIXENS de Russ Meyer



LE CHOC DU MOIS

WARGAMES,

de John Badham.

Comme on a déjà utilisé l'astuce Badham Boum dans le numéro spécial **Tonnerre de Feu**, on ne peut décemment la ressortir ici. D'ailleurs, elle ne conviendrait pas très bien à **WarGames**. D'abord parce que l'optimisme de Badham lui fait brandir la menace d'une Guerre Thermonucléaire Globale sans aller jusqu'à l'explosion finale. Mais plus profondément aussi parce que, malgré ses décors d'immenses salles de contrôle de la Défense Américaine et malgré son suspense bâti autour d'une éventuelle destruction de la planète entière, **WarGames** reste un film intimiste. On voudrait presque dire "un petit film" si l'expression n'avait une connotation péjorative. Disons que, comme souvent chez Badham, le personnage central est au moins aussi intéressant que la quincaillerie qui l'entoure, et que la Guerre Nucléaire Globale qui est au cœur de l'histoire n'attirerait sans doute pas autant l'attention si elle n'était pas déclenchée par un jeune garçon. D'une certaine façon – et c'est tant mieux –, **Games** est plus important que **War** dans **WarGames**. Jeux de l'esprit et jeux du spectacle : quelles que soient ses limites, on a rarement vu un film aussi bien "ficelé". Badham Boum, non. Mais Badham Boom, assurément.

F.A.L. ■

ACTUALITES

LES DENTS DE LA MER 3 EN RELIEF

Requin Chagrin

Relief, encore relief, toujours relief... Ça commence vraiment à bien faire. La mascarade n'impressionne plus, qu'on se le dise une bonne fois surtout quand il s'agit de rebalancer au menu les bons vieux plats de résistance commerciaux, genre **Vendredi 13** ou **Dents de la Mer**. Oui : le relief touche le fond. Il s'avère définitivement incapable d'être autre chose que ce qu'il a toujours été : un gadget plaisant et futile, un assaisonnement de dernière minute destiné à redonner un peu de goût aux mises en boîte express. Un petit cube **Maggi** en fait, qui rend la soupe supportable. Quand les scénaristes en ont marre d'écrire des histoires un peu originales, on embauche un lot de techniciens fous qui débarquent sur le plateau avec douze caméras, trente bornes de rails de travelling, et se mettent à filmer les manches à balais qui dépassent des armoires, ou les molards crachés par les figurants tuberculeux. Assez ! Assez !

Et, pis, le relief, ça va mal finir : à force de pointer comme ça le premier accessoire venu sur l'objectif de la caméra, ils finiront bien par égratigner un pauvre opérateur, moi je vous le dit. Oui, c'est comme ça que ça finira, le relief : ils empaleront quelqu'un. Voilà. Un pauvre type. Qui faisait sa prise tranquille, derrière sa machine. Et qui se prendra tout net une flèche de harpon dans la tronche. Tout ça pour faire sauter de trouille douze spectateurs dans les quelques rares salles équipées. Oui, c'est le relief : ÇA TUE LES TECHNICIENS. Vous le savez maintenant.

C'est vous dire tout le bien que je pense de ces **Dents de la Mer** en relief. Spielberg et Szwarc, respectivement metteurs en scène des épisodes 1 et 2, avaient fait un boulot des plus honorables. Grâce à eux, le requin blanc, celui des documentaires de Cousteau, était devenu un peu le yéti des années 80, le croquemitaine sous-marin des vacanciers de Saint-Trop. La bête crédible par excellence, prête à vous croquer un bras en plein crawl. Un soir, dans une lagune sur la Côte, avec des amis. Contrairement aux abeilles furieuses, aux vers de terre carnivores, aux rats géants, ou aux fourmis infernales, on y avait cru. L'horreur sous le matelas pneumatique, c'était quand même autrement plus paniquant que les sauterelles géantes à l'assaut de l'Empire State Building, vedettes des séries B délirantes d'autrefois (**Beginning of The End** de Bert Gordon).

Mais les horreurs les plus courtes sont les meilleures, c'est bien connu, et ressortir des studios le robot requin en plastique pour la troisième fois, c'était risqué, surtout dans l'éternel décor des stations balnéaires bondées de touristes niais et de promoteurs butés. Szwarc, dans **Les Dents de la Mer – 2ᵉ Partie** avait déjà flairé le danger de la redite, et sa caméra avait préféré isoler Roy Scheider, le shérif chasseur de squales, dans son combat solitaire plutôt que de s'attarder sur les galipettes des figurants hagards sur les plages et les magouilles des gentils organisateurs qui font mine de ne rien voir.

Les Dents de la Mer 3 réduit à néant les efforts des deux premiers metteurs en scène. Le scénario s'enlise dans des intrigues sentimentales incroyablement chiantes (du genre : le héros plongeur sous-marin arrivera-t-il à séduire la petite serveuse du Big Mac du coin ?), les personnages n'ont bien sûr pas plus de consistance qu'un jambon beurre, et le décor du Centre d'aquariums vaguement futuriste rappelle les pires documentaires sur Disneyworld, malgré un emploi saturé de **blue screen**, de transparences, et de maquettes pour les scènes sous-marines.

Le requin, le pauvre, prend définitivement l'aspect d'un bout de Lego tout raide, et promène sa carcasse repeinte entre les tubes sous-marins aménagés pour les touristes au fond de la lagune maudite. Bref : plus moyen d'y croire une seconde dans ce pauvre film. Autant regarder à la loupe le têtard de votre petite sœur.

Un seul plan réussi, il faut reconnaître : une vue subjective de l'intérieur de la gueule du monstre montrant un plongeur se faisant croquer par les mâchoires immenses. C'est plutôt nouveau et traumatisant, mais ça dure quinze secondes. Pour revenir au relief : ça fait mal aux yeux et une carcasse de poisson en suspension dans l'eau, ça ne fait pas plus d'effet qu'un bout de cabillaud pendu au plafond d'une poissonnerie.

Je n'ose avouer qui est le scénariste de cette pitrerie... Oh puis si, tant pis pour lui : il s'appelle Richard Matheson, il a écrit **Je suis une légende**, **L'Homme qui Rétrécit**, et les segments tous géniaux de **Twilight Zone**, et il a besoin d'argent et de réconfort... Bah, on passe l'éponge, Richard, va.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

LES DENTS DE LA MER EN RELIEF (Jaws 3-D). U.S.A. 1983. PR : Ruperd Hitzig, Alan Landsburg. R : Joe Alves. SC : Richard Matheson, Carl Gottlieb. PH : James Contner. MUS : Alan Parker. SFX : Roy Arbogast, Philipp Abramson. 97' AVEC : Dennis Quaid, Bess Armstrong, Simon Mac Corkindale.

A NOS AMOURS.

Sandrine Bonnaire a les deux dents de devant qui ressortent. Elle a un joli sourire et elle est souvent décoiffée. Dans le film, elle joue une fille très jeune qui s'ennuie au lycée ("la galère !"), traîne dans les cafés, fuit une famille désunie, un frère autoritaire qui veut remplacer le père parti, une mère qui tombe dans l'hystérie à force de souffrance et de fatigue. Elle ne trouve de chaleur que dans les bras des garçons. Un garçon, deux garçons, trois garçons. Le premier est mignon, il a de beaux yeux bleus, il est timide. Il l'aime, elle l'aime, ils se quittent. Ils ne se retrouveront pas, malgré leur peine d'amour. Et puis les autres se brouillent dans notre tête de spectateur. Il y en a un qu'elle épouse. Il y en a un autre avec lequel elle part, à la fin. Pourquoi ça s'arrête là, on se le demande, ça pourrait continuer encore longtemps. Un garçon, un autre garçon. C'est qu'elle n'évolue pas beaucoup, cette fille paumée qui cherche la chaleur des garçons. Et le film, non plus.

Mais il passe, comme souvent dans les films de Pialat, plus et mieux qu'une histoire. Un ton acide, des moments éclatants de tendresse entre le père qui part et la fille, l'image d'une désespérance romantique explicitement renvoyée à Musset, à ce petit chef-d'œuvre sec et triste d'**On ne badine pas avec l'amour** où Perdican et Camille jouent avec les mots et les sentiments et rencontrent la mort.

Et c'est quelque chose comme une réflexion sur la vie adolescente, sa beauté inconsciente, sa fragilité, son désespoir.

CLAIRE SOREL ■

FICHE TECHNIQUE :

A NOS AMOURS, France. 1983. REAL : Maurice Pialat. SC et DIAL : Arlette Langmann et Maurice Pialat. SON : Jean Umansky. IMAGES : Jacques Loiseleux. MONT : Yann Dedet, Sophie Coussein. MUS : **The Cold Song,** interprétée par Klaus Nomi. PROD. EXEC. : Micheline Pialat. Avec : Sandrine Bonnaire, Dominique Besnehard, Evelyne Ker, Anne-Sophie Maille, Cyr Boitard, Christophe Odent, Maïté Maille, Pierre-Loup Rajot, Cyril Collard.

COLLECTION CINÉPOUVANTE

DU SANG À LA UNE !

AVEC "FRISSON DES VAMPIRES"
ET "LA NUIT DES TRAQUÉES", JEAN ROLLIN NOUS FAIT FRÉMIR D'HORREUR !

Q6 586

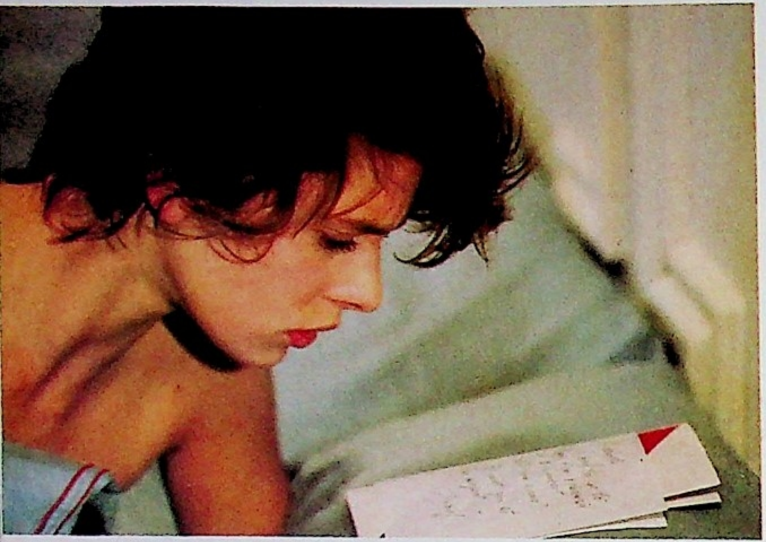
Q6 587

CINÉTHÈQUE

La cinémathèque de la vidéo

130, RUE DE COURCELLES - 75017 PARIS ☎ 267.37.42.

ACTUALITES



SUREXPOSE

Fondue au blanc

James Toback était quelqu'un que j'admirais beaucoup. Mais maintenant c'est râpé. Je serais même tenter de dire que James Toback est un imbécile. Pourquoi un tel retournement des choses? Laissez-moi vous expliquer.

Fingers (Mélodie pour un Tueur en français, mais cette traduction est tellement nulle que je préfère employer l'original), son premier film, fit il y a cinq ans, l'effet d'une petite bombe. Cette description ultra-complaisante de la vie d'un pianiste schizophrène rejoignant les bas-fonds de New-York entre deux partitas de Bach, pour y massacrer (je pèse mes mots) des truands qui oublient de payer leurs dettes, choqua par sa sauvagerie et son impudeur. Les amateurs de violence urbaine à la Scorcese (**Mean Street**) ou Sherman (**Descente aux Enfers**) crièrent au génie, et les autres sortirent des salles l'estomac encombré. Moi, j'avais adoré.

Après, Toback a fait un deuxième film, inédit en France : **Love and Money**. L'histoire de la déchéance d'un homme vieillissant, qui côtoie à la fois les milieux milliardaires et révolutionnaires (effectivement, ça ne mène à rien ça). Et voilà que nous arrive, précédé d'une réputation épouvantable, **Surexposé**, une entreprise internationale (tournage à New-York, Paris avec Kinsky, Noureev, Keitel) mise en chantier il y a plus d'un an. Et là, ça fait très mal.

Surexposé est tout le contraire de **Fingers**. On croirait que Toback a été victime d'une lobotomie. Les personnages cette fois ne sont pas crédibles une seconde. Leurs comportements sont ridicules tellement ils sont incohérents (un homme se sert d'un mannequin de mode pour percer à jour les activités d'un groupe de terroristes internationaux : non mais, ça va des fois!).

Alors qu'il s'était acharner dans son premier film, à autopsier l'âme tourmenté de son héros malade, Toback se met là à filmer la garde-robe de Noureev et les coiffures en pétard de Nastassja Kinsky. Et il a beau les trimballer à la fois dans des expos de peintures et des repaires de terroristes, ça n'y change rien. Au contraire, ça n'en devient que plus risible. Le trajet de cette petite Ste Nitouche qui monte à la ville, devient mannequin international et flirte avec la bande à Baader regorge tellement de clichés (le photographe mécène, le violoniste juif persécuté, la bande de terroristes babas) qu'on croirait que Toback ne se prend pas au sérieux. Il affirme pourtant le contraire dès qu'il en a l'occasion, à la T.V. ou dans ses interview. Il y croit donc à sa mascarade... Ben pas nous. Et fais gaffe, parce que la prochaine fois, on t'oubliera carrément James...

Il y a dans **Surexposé** des détails qu'on a pas envie de pardonner. Les panoramiques sur Paris avec un fond d'accordéon (quand on pense à ce que Wenders a fait de Paris lui, dans **l'Ami Américain**). Les mouvements de pendule de la Steady Cam, cette caméra super maniable, utilisée ici n'importe comment. Pierre Clémenti en grande folle décavée. Noureev qui récite des poèmes en zozotant. Infernal je vous dis.

A noter enfin la présence au générique de Michel Delahaye, ex-collaborateur des **Cahiers du Cinéma** et de Michel Ciment, adhérent lui de **Positif**. Toback a quand même réussi le fourbe, à soudoyer deux revues françaises de cinéma. Vous ne pouvez pas savoir à quel point nous sommes heureux de ne pas faire partie du lot après la vision de cette atrocité.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

SUREXPOSE (exposed). U.S.A. 1982. PR : James Toback. R : James Toback. SC : James Toback. PH : Henry Decae. MONT : Robert Lawrence. DEC : Brain Eatwell. 1 H 40. AVEC : Rudolf Noureev, Nastassja Kinsky, Harvey Keitel, Ian McShane, Pierre Clémenti.

AU NOM DE TOUS LES MIENS

Le Portrait de Martin Gray

Vous l'avez certainement déjà lu quelque part : Martin Gray est un pauvre type très courageux à qui il est arrivé tous les malheurs de la terre. Quand il raconte sa triste épopée, chacun sort discrètement son mouchoir, bouleversé par le tragique destin de cet homme considéré par les foules toujours prêtes à s'apitoyer sur le sort des vraies victimes, comme un véritable martyr laïc, presque un héros de la survie en terrain hostile. Il est évident que ce qu'a vécu Martin Gray est absolument épouvantable et que quelque part, sa façon obstinée de s'accrocher à la vie, et de garder l'espoir quoi qu'il arrive, que tout peut s'arranger, force le respect de l'homme doué d'une sensibilité normale. Ce qui est gênant, c'est cette façon de faire basculer sa vie privée dans le domaine public, d'offrir au lecteur, puis au spectateur, la vision de ses plaies trop profondes pour cicatriser complètement, poussant ainsi les gens à sortir, outre leurs mouchoirs, leur porte-monnaie, pour payer best-seller ou place de ciné. Il y a dans cette démarche quelque chose d'extrêmement ambigu, à la limite du désagréable. Ou alors faut-il considérer comme un juste retour des choses que Martin Gray tire aujourd'hui parti des jours maudits et construise son bonheur sur le fruit de ses malheurs? Si réponse il y a à ce genre de questions, ce n'est sûrement pas dans le film de Robert Enrico qu'on la trouvera, puisque celui-ci a, de toute évidence, pris le parti d'arracher aux gens trois larmes et deux sous, sans doute avec la meilleure conscience et toute la bonne volonté du monde...

"Au nom de tous les miens" est un film-saga, conçu selon les méthodes les plus modernes pour satisfaire à la fois les cinéphiles et les téléspectateurs, puisqu'il passera dans un avenir proche à la télé, tronçonné en plusieurs épisodes. Au nom des miens, des siens, des uns et des autres, on continue ainsi d'exploiter cette formidable source de revenus cinématographiques que sont les us et coutumes nazis pendant la deuxième guerre mondiale. Pour sensibiliser, émouvoir et indigner les foules françaises et internationales, on a encore pas vraiment trouvé mieux... Bien sûr le film d'Enrico fera sangloter des salles entières, qu'elles soient obscures ou à manger. Mais ce n'est pas un film fort, un film justement exigeant, un réquisitoire implacable contre la cruauté de l'homme, comme l'était par exemple son poignant "Vieux Fusil". Il semble ici avoir pris le parti de banaliser la douleur en l'enveloppant de tout un folklore anecdotique et déplacé... Lorsque la caméra décroche du strict récit de la vie de Martin Gray pour se promener dans le ghetto, ou autre camp d'extermination, infligeant dans le même mouvement au spectateur la vision des scènes abominables que l'on sait, on sombre dans la description complaisante, cette façon de montrer l'horreur injustifiée devient un effet injustifiable. Voici un jugement bien dur, pensez-vous peut-être, vous qui avez été émus par un film qui n'a rien épargné pour atteindre ce but. Mais quand on met en scène un sujet si douloureux, on a pas le droit de le traiter avec cette décontraction presque nonchalante, comme s'il ne s'agissait que d'un simple gadget commercial, au même titre que les monstres du futur ou les dents de requins. Il faut plus de précautions et de gravité, et moins de lourds effets mélodramatiques,

destinés à toucher la sensiblerie universelle. Ceci dit, il faut reconnaître au film un atout pas si secondaire qu'il n'y paraît au premier abord : la qualité de la musique,

CLAIRE LIONEL ■

FICHE TECHNIQUE :

AU NOM DE TOUS LES MIENS. France. 1983. R : Robert Enrico. SC : Max Gallo d'après le livre de Martin Gray. PH : François Catonne. MUS : Maurice Jarre. DEC : Jean-Louis Poveda. 2 h 25. Avec : Jacques Penot, Brigitte Fossey, Michael York, Macha Méril, Jean Bouise.

RACKETT
(Du sang sur la Tamise)

La Mafia, dans le monde cinématographique, reste encore aujourd'hui un sujet en tous points intéressant. Sous de multiples aspects et en tous lieux, le thème a été décortiqué, galvaudé, chichement ou richement mis en scène. **Le Parrain, Cosa Nostra, Le Grand Pardon, Yakusa, Lucky Luciano** et tutti quanti. A travers cette production foisonnante et internationale, on a l'impression qu'il n'y a pas de truands que chez les Latins. Avec **Rackett,** on découvre qu'il y en a aussi chez les English. Peut-être plus discrètement armés, mais tout aussi efficaces et organisés...

Pour son troisième film, le réalisateur anglais John McKenzie a donc choisi de montrer le milieu londonien en tournant intégralement en extérieurs, ce qui renforce la crédibilité du propos et sa violence.

Rackett,c'est avant tout l'histoire d'Harold Shand, une sorte de Little Caesar régnant sur Londres dans les domaines fort lucratifs des jeux, trafics en tous genres (sauf la drogue, restons moraux), rackett (forcément) et autres occupations plus ou moins légales avec la bénédiction bien sûr rémunérée des flics et autres pontes politiques. Histoire d'étendre son empire, il s'apprête à conclure une immense opération immobilière avec le soutien de la mafia U.S. Et c'est à c'moment-là (dirait Alain Decaux) que le royaume commence à se craqueler, s'effondrer comme un malheureux château de cartes. Attentats, meurtres, trahisons, Shand perd peu à peu la tête et se retrouve propulsé dans un grand-guignol où il n'est rien d'autre qu'une misérable marionnette.

Alors, me direz-vous, où sont les points forts de ce petit polar a priori banal? Et bien, d'abord dans son héros, le remarquable acteur de théâtre et de télévision Bob Hoskins (que l'on a pu voir dans **L'Ultime attaque,** de Douglas Hickox) rappelant par instants le James Cagney éblouissant de **L'enfer est à lui.** Hoskins joue un personnage de chef doté d'une personnalité vacillante, prêt à sombrer à tout moment dans l'hystérie la plus totale.

Autre chapitre plaisant de la distribution, la présence d'Eddie "Lemmy Caution" Constantine, personnifiant l'émissaire américain de la Grande Famille...

Autre qualité, les décors de Londres qui nous font plonger dans les eaux cradingues des quais, nous entraînent dans le ghetto black de Brixton et dans des entrepôts inquiétants et lugubres où des mouchards se retrouvent cloués au parquet tels des Jésus barbots. Dans cet univers de délectation morbide, la caméra fignole, enrobe le décor, souligne l'action sans déflorer les coups de théâtre.

Et enfin, chers amis, la dernière qualité, la plus secrètement délicieuse, c'est la violence de **Rackett,** ses accès brusques et imprévisibles, un peu comme dans **L'argent de la banque** où Christopher Plummer découpait la tête de sa girl-friend sur une vitre brisée d'aquarium. Ici, c'est le fidèle lieutenant de Shand qui se fait trucider salement par un goulot de bouteille, ou l'indic Junk flagellé à l'aide d'un couteau bien affûté.

Dernier point extrêmement savoureux, l'apparition évidente et nominative de l'IRA, considérée ici comme une force occulte et impalpable, aux ramifications multiples et secrètes. Un noyau capable de détrôner le pouvoir, et le milieu traditionnel. Un atout de plus dans l'impact de ce film malheureusement sorti en douce et qui méritait beaucoup mieux que cela...

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

FICHE TECHNIQUE :

RACKETT (Du sang sur la Tamise). (The Long Good Friday) G.B. 1983. R : John Mc Kenzie. Prod : Barry Hanson. SC : Barrie Keeffe. PH : Phil Meheux. DEC : Vic Symonds. MUS : Francis Monkman. 114 mn. DIST : Coline. INT : Bob Hoskins (Harold Shand), Helen Mirren (Victoria), Eddie Constantine (Charlie), Dave King (Parky), Bryan Marshall (Harris), Derek Thompson (Jeff).

LES COMPÈRES.

Nonobstant son succès public inouï, **La Chèvre** était à peu près aussi drôle qu'une veillée mortuaire. Les démêlés de Pierre Richard avec une porte vitrée qu'il s'obstinait à ne pas voir avaient pour seul mérite de symboliser l'incapacité à progresser du film lui-même.

Nouveau film de Francis Veber, **Les Compères** semblent être véritablement l'œuvre d'un autre homme. Rire, intelligence, et émotion. Il y a bien longtemps que le cinéma comique français n'avait pas offert un produit de cette qualité. Mieux encore, ces **Compères** ramènent le cinéphile à la jubilation éprouvée devant certaines comédies américaines d'avant-guerre.

Veber a eu la bonne idée de mettre Depardieu et Richard sur le même plan. Le second n'est plus, comme dans **La Chèvre**, à la remorque du premier. Il s'instaure ici dans leurs rapports une véritable dynamique. Ils forment enfin un "couple". Ce qui est d'ailleurs en relation directe avec le sujet, tous deux poursuivant un garçon dont chacun s'imagine être le père... d'où l'astuce du titre. Les deux hommes apprendront donc au fil de leurs aventures à se connaître mutuellement, mais aussi à mieux comprendre, par-delà "le fossé des générations", le "fils" qu'ils recherchent.

Cette prise de conscience progressive est la même que celle qui préside à tous les gags du film : ils sont construits **en deux temps.** Exemple : Pierre Richard se fait lacérer son costume par des malfrats : un peu plus tard, lorsqu'on a presque oublié la chose, il extrait de sa poche un chiffon déchiqueté... qui fut jadis son mouchoir. Veber est obsédé par la paternité – déjà, dans **La Chèvre**, il s'agissait de retrouver une fille disparue –, et d'une certaine façon, cette obsession marque tout son travail : chaque élément est **prolongé** par un autre élément. Nouveauté intéressante par rapport aux précédentes variations sur un même thème : on ne se heurte plus aux vitres ; on les traverse.

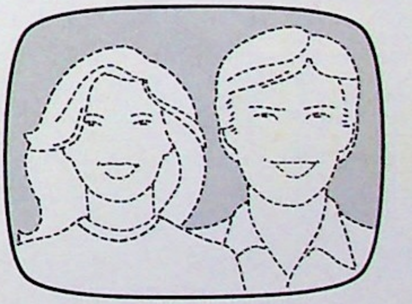
Il faut remercier Veber de prouver ainsi qu'on peut faire rire en France autrement qu'avec quelques plaisanteries grasses, racistes, réactionnaires. Depardieu et Richard l'aident comme ils savent le faire. Admirablement.

F.A.L. ■

FICHE TECHNIQUE :

LES COMPERES. Scénario, Dialogues, et Réalisation : Francis Weber, Musique : Vladimir Cosma, Directeur de la photographie : Claude Agostini, Son : Bernard Aubouy, Montage : Marie Sophie Dubus, Costumes : Corinne Jorry, Décor : Gérard Daoudal, Eastman color kodak 1/66 1 H 32. AVEC : Pierre Richard (François Pignon), Gérard Depardieu (Jean Lucas), Anny Duperey (Christine), Michel Aumont (Paul), Stephane Bierry (Tristan), Jean-Jacques Scheffer (Ralph), Philippe Khorsand (Milan), Roland Blanche (Jeannot).

Monsavon vous propose vos prochains rôles.



Si vous avez une amie qui utilise Monsavon, écrivez-nous ou téléphonez-nous. Vous apparaîtrez peut-être ensemble dans une publicité Monsavon.

Monsavon : 30, bd Vital-Bouhot - 92521 Neuilly
Tél. : 225.76.76.

Monsieur : ____________
Adresse : ____________
Madame (Mlle) : ____________
Adresse : ____________

ACTUALITES

QUAND FAUT Y ALLER, FAUT Y ALLER

Le savant fou qui n'aimait pas les nombres.

On y est allé tout de suite dès qu'on a su. Car ce film réunit le tandem le plus éclatant de tous les temps : Bud Spencer et Terence Hill, le gros et le petit, le bourru et le futé. Des Laurel et Hardy italiens qui ratissent ensemble les écrans de cinéma depuis quinze ans déjà. On les a vus dans des tas de westerns italiens, de films d'aventure exotiques, de comédies policières. Le cerveau c'est Terence Hill, alias Mario Girotti, ex-bellâtre de peplums dans les années 60, dont les yeux bleu azur fusillent toutes les poulettes qui passent à sa proximité, les bras, c'est Bud Spencer, grosse montagne de chair distribuant à tout va des coups de latte formidables, qui doivent faire rêver les apprentis catcheurs du monde. Parfois, ils se séparent l'espace de deux ou trois films, pour tourner chacun dans leur coin des trucs du même genre (Spencer continue la bagarre tout seul dans **Capitaine Malabar**, et Hill la drague dans **On m'appelle Dollars**), mais se retrouvent rapidement pour le plaisir de tout le monde. Cette fois, c'est à nouveau sous la direction de E.B. Clucher, le metteur en scène du premier **Trinita** qu'ils remettent la sauce. Spencer a encore grossi (comment est-ce possible?), la tignasse de Trinita accuse quelques cheveux blancs, mais le charme opère toujours, et on suit ces aventures avec la même nonchalance qu'eux. Dans **Quand Faut y Aller...**, on les prend par erreur pour deux agents secrets en on leur confie une vague mission en Floride, dans les stations balnéaires friquées où les vieux viennent clamser sous une couche de crème à bronzer.

Et c'est reparti. Le gros Bud étreint les gangs de bridés vaguement karatékas, et les laisse en morceaux sur le parquet. Les espions ennemis inventent toutes sortes de plans débiles pour supprimer les deux compères (une cerise explosive dans un cocktail, entre autres), mais échouent bien sûr à tous les coups.

Cette parodie des films de James Bond est certes souvent bien lourde (presque autant que l'assistante du méchant, grand cheval gainé de cuir rouge), mais cette lourdeur ne déplairait pas à Mel Brooks. Le serveur de restaurant aveugle en particulier, qui trimbale un plateau de verres à champagne vides pendant une des bagarres, sort tout droit de sa **Dernière Folie.** Même chose pour le grand vilain docteur fou, qui a tout bonnement décidé de "rayer de la surface du globe, le concept nombre". C'est du Pierre Dac, ça...

La mise en scène, il est inutile de le préciser, ne tient guère la distance (pas de cascades à la **Octopussy,** faut pas rêver) mais bon, le duo tient toujours la grande forme, et on attend la castagne, comme des mômes devant un théâtre de marionnettes. C'est le principal, ça, qu'on redevienne mômes, alors que le Père Noël va bientôt se pointer...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

QUAND FAUT Y ALLER, FAUT Y ALLER. (Go for it). Italie/U.S.A. 1983. R : E.B. Clucher. SC : Marco Barboni. PH : Ben McDermott. DEC : Angel Goldstein. MUS : Franco Micalizzi. 1 h 50. Avec : Terence Hill (Rosco), Bud Spencer (Doug), Buffy Dee, David Huddleston, Riccardo Pizzuti.

A LA POURSUITE DE L'ETOILE

... Dans le ciel où rien ne luit.

Le public français sera-t-il plus charitable que le public italien avec le dernier film d'Ermanno Olmi? Permettez-moi d'en douter. Quand ce bref compte rendu sera publié, **Camminacammina (A la poursuite de l'étoile)** aura probablement achevé sa période d'exploitation. Et pourtant il s'agit bel et bien d'un chef-d'œuvre (il est vrai d'un type particulier), par sa démarche confondante de courage, par sa sincérité, par la profondeur des thèmes abordés. Quels thèmes? Mais un seul, le seul digne de foi, parbleu : la Foi! Foi en Dieu ou foi en l'homme, c'est en revisitant le mythe des Rois-Mages à travers toutes ses variations folkloriques et culturelles qu'Olmi expose quelques-uns des "nœuds" essentiels et fondateurs de l'Occident : l'incarnation, l'homme-Dieu fils de Dieu; la connaissance et la re-connaissance, le courage et la lâcheté de l'homme face au divin et à ses responsabilités; la cristallisation dogmatique et l'abus de pouvoir spirituel exercé par les églises.

Le film se présente comme un documentaire fictif sur une représentation populaire et itinérante, et le style est bien celui du reportage : brut, bousculé, ne cherchant pas à plaire mais à montrer, alternant sans crier gare séquences purement descriptives et déclamatoires avec des instants de beauté pure, de sublime spirituel et figuratif. Et pourtant, je le répète, Olmi cherche volontairement à ne pas plaire, à ne pas charmer, se situant ici à des millions d'années-lumière de son **Arbre aux sabots.** On reprochera à **Camminacammina** ses "longueurs" (le film que vous (ne) verrez (pas) en salle est la réduction d'un montage de 4 h 40 prévu pour la télévision) et l'on ne cherchera pas plus loin : voilà un bon moyen de ne pas "mériter" un film... et pourtant tout un trésor de pensée et de sensualité est étalé devant nous (comme la divinité devant les "mages") : il suffirait d'allonger la main...

Camminacammina est non seulement un film d'auteur, mais de créateur absolu : Olmi a produit, écrit, dirigé, photographié, monté, décoré, cousu... et il a laissé le soin de la partition musicale (ou plutôt chorale) à Bruno Nicolai. Les dialogues sont drôles et inventifs (le dialecte parlé est le toscan), et la post-synchronisation recèle toute la drôlerie, toute l'humanité du film, son côté artisanal. Tous les personnages ont un nom, tous les acteurs (des non-professionnels) ont été choisis en fonction de leurs caractères, de leurs aptitudes, de leur "ressemblance" profonde avec leurs rôles respectifs. Comment dès lors douter de la pertinence de chaque visage, de chaque geste, de chaque expression...

Je pourrais vous en dire bien plus (le film, je le répète, est d'une richesse inconcevable), mais est-ce bien la peine? Je vois d'ici le tableau. **Camminacammina** ne plaira pas aux croyants, qui le soupçonneront d'hérésie et l'ignoreront superbement. Il ne plaira pas non plus aux agnostiques qui le trouveront inutile et insupportablement prêcheur. Les cinéphiles (beurk!) bouderont cette œuvre bien peu au goût du jour, et le spectateur "moyen" (qu'on me le montre s'il existe!) ne risquera pas sa passivité et ses 30 francs (– 30 % le lundi), dans cette longue "marche à l'étoile". Mon prêche est donc inutile? Olmi va misérablement se ramasser la gueule? Et bien, je parle pour moi tout seul! Il est vrai que je prêche un converti...

Michel SCOGNAMILLO ■

FICHE TECHNIQUE :

A LA POURSUITE DE L'ETOILE (Camminacammina). Italie, 1983. Durée : 164'. P : RAI (Première chaîne) et Scénario S.R.L. R, SC, DIAL, PH, MONT, COST, DEC : Ermanno Olmi. MUS : Bruno Nicolai. DIST : Alberto Fumagalli, Antonio Cucciarré, Eligio Martellacci... et 57 autres acteurs non-professionnels.

SELECTION OFFICIELLE
DU FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE 82
Superstition
PRIEZ POUR QUE LES SUPERSTITIONS NE DEVIENNENT D'EFFROYABLES REALITES
Un film de James ROBERSON
Avec James HOUGHTON, Albert SALMI,
Larry PENNEL, Lynn CARLIN
En 1784, Elondra Sharack est condamnée à mort, et doit mourir crucifiée.
Aux yeux de la population, cette femme est une sorcière, mais après son exécution, l'église dans laquelle s'est déroulé le jugement brûle mystérieusement.
Deux siècles plus tard, une incroyable série de meurtres hante les alentours de ce même quartier.
La rumeur court alors que l' "esprit du mal" rôde à nouveau dans ces lieux...
Scherzo
VIDEO PRODUCTIONS
Superstition
Scherzo
VIDEO PRODUCTIONS
LE FANTASTIQUE EN VIDEO

A VIF !

JAMAIS PLUS JAMAIS

LAURE TRAN - 19 ans -
Assistante attachée de presse

Je me suis ennuyée. Je trouve ça vulgaire ! J'ai vu *Opération Tonnerre* en vidéo, il y a deux semaines, et ça c'est vraiment bien ! Le même thème, les mêmes situations, les mêmes personnages, mais dans le deuxième, ils ont oublié une foule de détails fort importants. La fille qui s'appelle Domino, par exemple, a toujours des fringues complètement folles, blanches et noires, dans la première version. Dans celui-ci, elle n'a aucune raison de s'appeler Domino... C'est dommage ! Ce qui était drôle en général dans les *James Bond*, c'était les filles. Y'avait les garces qui se laissaient séduire, et puis les garces qui restaient garces jusqu'au bout. De toute façon, quand il y en avait une qui craquait, lui n'en avait rien à foutre. Et voilà que maintenant il se range avec une espèce de blondasse... C'est plus le James Bond d'avant ! A aucun moment on ne comprend pourquoi il a eu un flash pour cette fille. Elle est tellement immonde !

Le méchant, par contre est pas mal dans le genre cabot. C'est lui qui s'en sort le mieux à tous les niveaux. Enfin, tant qu'à continuer dans la lignée, autant continuer avec les mêmes ingrédients. Or, il n'y a même plus le fameux thème musical et les gadgets ne sont même plus étonnants. Y'a vraiment rien : une vieille montre laser, une moto qui vole récupérée au KGB et compagnie... Sinon, James Sean Connery : vieux, gras, moins racé, mais encore séduisant !

FREDERICO NUZZO -
22 ans - Pseudo styliste

A priori, il avait vraiment tout pour plaire, ce film. Sean Connery en vieux, ça promettait d'être très drôle. Et puis non, cela cloche au niveau du scénario. Quand je pense à un film comme *Indiana Jones :* il y a tellement de meilleures idées... (!) Les plans en Afrique du Nord, dans la clinique, au début, tout me fait penser à Tintin... Mais un Tintin vraiment minable ! Voilà, on attendait trop. Le vieux qui s'occupe des armes a confiance lui aussi en James, puisqu'il lui dit : "Vous êtes de retour James ; il va y avoir de la violence et du sexe". Malheureusement, il n'y a ni l'un, ni l'autre. De toute façon, Sean Connery est dix fois mieux que cet espèce d'androïde de Roger Moore. Il n'y a aucune hésitation là-dessus.

STEPHANE BARBIER - 27 ans -
Concepteur/Rédacteur pub presse

Il faudrait faire une pétition internationale pour que Brocoli, le producteur de tous les autres James Bond cède ses droits à l'autre pour un centime symbolique, et il aurait enfin les moyens de faire vraiment de bons films ! Car celui-ci est mille fois meilleur que tous les autres réunis, et surtout, mille fois meilleur que les "Roger Moore"... James a su parfaitement renouveler le truc en se parodiant lui-même. "My name is Bond, James Bond", est un truc qu'il dit déjà dans la scène du casino de *Docteur No*. Il le dit de la même manière. Seulement, vingt ans ont passé. Et ça, c'est génial !

Le casting aussi est très bien fait. Toute la scène de la fête pour les orphelins est basée sur le casting, sur la tête des gens. On dirait presque une fête parisienne, en ce sens que les gens sont vraiment élégants. Ce n'est plus du tout ce look chic Ellnett, typiquement américain. C'est à la fois plus raffiné et plus sale. Y'a du grain ! Et c'est bien !

ALAIN PERISSE - 31 ans -
Directeur de Cité 96

Il y a cette simulation d'un vol de missiles de croisière, qui sont aujourd'hui les armes les plus sophistiquées que l'Occident ait mises en place contre l'Union Soviétique. Ça, pour un gadget, c'est un super gadget ! C'est vraiment intéressant. Le principe en est une course à 15 cm du sol sur 2 000 km, entièrement enregistrée sur ordinateur. Chaque missile a donc en mémoire toute la géographie pendant 2 000 km. C'est génial ! Et aucun radar ne peut l'atteindre... Ils viennent d'installer ces missiles il y a un mois en Grande-Bretagne, donc, c'est tout à fait d'actualité. Dans le film, on voit tellement bien comment ça fonctionne... Je serais soviétique, j'étudierais avec attention le dernier *James Bond* à des fins militaires. Voilà !

propos recueillis par FABIENNE ISSARTEL ■

A NOS AMOURS

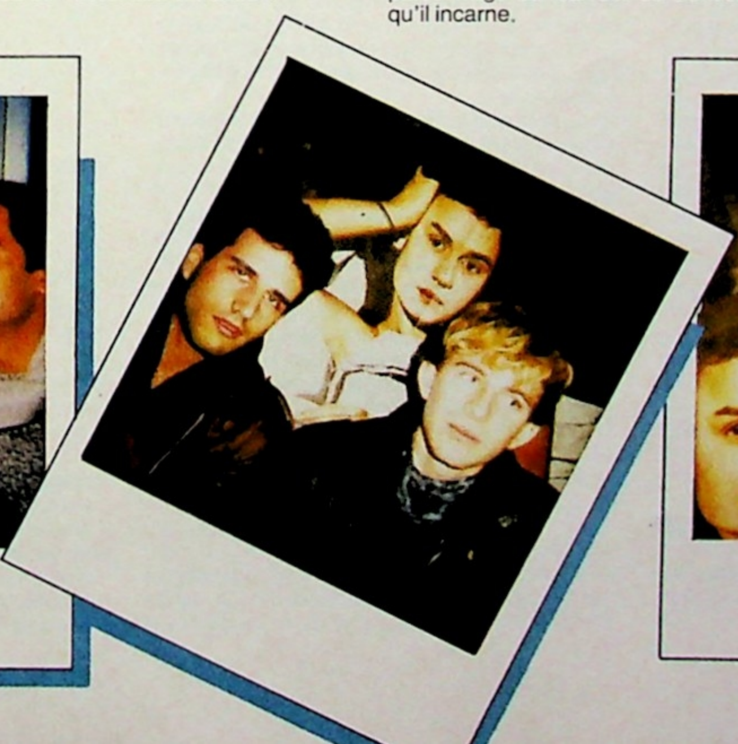
SALEEM HEBRAHIM -
30 ans - Comédien
Tous les comédiens sont d'un naturel et d'une justesse que je n'ai jamais vus au cinéma. Ça se passe là, devant nous. C'est un hymne à la vie constant! Moi, j'avais tout à fait l'impression d'avoir vécu ce film. Parce qu'il n'y a pas d'histoire au vrai sens du mot. Il n'y a que la vérité pure... Suzanne, je ne sais pas si elle n'est pas assez ou trop aimante (?) Elle n'est peut-être pas capable d'aller jusqu'au bout d'une expérience d'amour : mais c'est aussi une caractéristique des femmes généreuses... Oui : une putain hyper généreuse, Suzanne, avec cette envie constante de s'offrir aux mecs par excès d'amour... J'ai trouvé surtout que ça ne tombait pas une seconde : un espèce de rien, comme un fil extrêmement subtil, qui traverse le film, et tient le spectateur dans un état de tension totale! Je sentais le travail, le temps qu'il y avait derrière ce tableau si épuré. Un seul regard, et c'était toute une histoire. Je n'avais jamais vu ça avant! La scène la plus formidable est celle où Suzanne se rapproche du miroir, et part, tout à coup, complètement ailleurs... "On dirait que tu fuis", lui dit son ami. ""Parfois tu es là complètement, et parfois tu disparais : toc!". Alors à ce moment-là, c'est magique. Elle revient à nous avec un naturel incroyable. C'est ça le nœud du personnage : ce petit moment entre les deux états où l'on soupçonne soudain toute la profondeur de sa souffrance... Suzanne, je t'aime.

SERGE MANTEL -
17 ans - Chômeur
Je l'ai trouvée un peu bizarre, cette fille. Je ne sais pas quel âge elle a, mais elle fait vraiment gamine... Bien de corps... Mais, bon : c'est pas encore ça! Rien à voir avec Adjani ni avec Deneuve. Et puis surtout, elle change trop facilement de mecs. Avec l'Américain, par exemple, dix minutes après l'avoir rencontré, elle est déjà par terre (!). Elle fait vraiment trop salope, quoi! C'est bien pour le soir, mais c'est tout. D'ailleurs, c'est elle finalement qui se fait baiser, parce qu'elle finira par rester toute seule... De toute façon, merci mille fois à Klaus Nomi pour sa sublime musique!

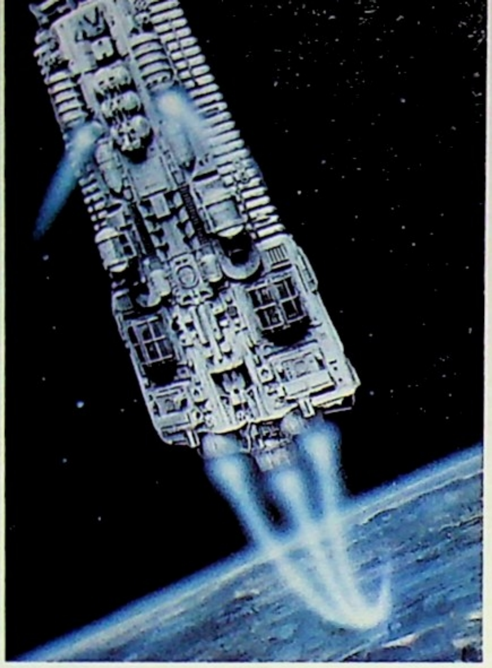
DANIEL HERMAN - 24 ans - Médecine & ERIC STARFEL - 22 ans - Médecine
– Et voilà : ils font conneries sur conneries... Et puis il y a le père... Mais il y a tellement de gens qui ne comprennent pas.
– Moi... euh... oui!!!(?)
– Nous, chaque fois qu'on voit des gens, on les fait flipper. Et finalement, c'est leur rendre service... Ce que fait Pialat, c'est très exactement ça. Il leur montre qu'ils sont dans le caca, et ces connards ne sont même pas capables de l'assumer. Si tu aimes quelqu'un, il faut faire ça, sinon c'est trop facile... Ils sont tous là avec leurs rêves nuls dans la tête : "Ne me quitte pas, rends-moi heureuse, retrouvons le passé". Ce n'est pas bien. On n'a pas à imposer son amour! Pour Suzanne, j'ai confiance. Elle est partie du bon côté. Elle finira bien.

BERNARD HAUDON -
32 ans - Comédien
Je serais curieux de voir comment ils ont tourné ça. Est-ce qu'il y avait vraiment un scénario, des dialogues construits, ou seulement des improvisations? Parce qu'on n'a pas le sentiment d'une direction d'acteurs... Non... Pas du tout... En même temps, on est constamment conscient de cette équipe qui filme. J'étais gêné. Je ne pouvais à aucun moment rentrer dans le film, car il y a plein de détails techniques auxquels on ne croit pas. Quand, à côté du bureau de Besner, on voit le Bottin du cinéma Eclair : non! Tout s'écroule! Quand je vois des câbles de caméra qui passent à travers le couloir : une fois de plus, je ne rentre pas dedans. Et puis cette image d'intello de gauche qu'a Pialat ne colle pas du tout, évidemment, au personnage de fourreur du Sentier qu'il incarne.

TINA AUMONT -
36 ans - Actrice cinéma
Je ne veux pas dire que je n'aime pas Pialat, parce que j'aime Pialat. Mais ce n'est pas, loin de là, le meilleur Pialat! Rien à voir avec *Loulou*... Ça manque de violence, finalement, de délire et d'ivresse. Je veux bien que le cinéma ne soit pas uniquement fait pour rêver, mais quand même! La mère est hystérique. Elle ne fait que ça! La fille se tire. Elle ne fait que ça! Et le frère frappe. Il ne fait que ça! Alors non : c'est d'une tristesse! Godard aussi fait dans le quotidien, mais il a un truc en plus qui sublime tout. Enfin, il y a quand même cette révélation de Pialat acteur, Sandrine, ravissante qui joue très juste, et ces mots qu'elle dit à ses amants en baisant : "Je pense à mon père". Ça, c'est super!



GAME OVER !



Contrairement aux apparences, les jeux inoffensifs peuvent parfois se révéler être extrêmement dangereux pour ceux qui s'y adonnent. Il y a ceux qui se contentent sagement de monter les maquettes conçues par d'autres, en vente en kit et en plastique dans le commerce, et ceux qui en sont à inventer leurs propres modèles réduits de vaisseaux galactiques prêts à faire la navette mars-terre sans perdre un rivet – voir la photo de la bête. Dans un autre ordre d'idée, mais sans quitter le domaine de la SF, parmi tous les mordus de video games, les rois du casse-pipe inter-sidéral et autres jeux d'adresse cosmiques, il y en a bien un ou deux qui pourraient se transformer en jeunes crétins surdoués, capables de mettre la survie du monde en danger parce qu'ils se foutent bien du noble jeu d'échec mais adorent les Wargames...

*Le vaisseau spatial que l'on peut admirer ci-contre est l'œuvre d'un lecteur de **STARFIX**, Xavier BOULLY, qui habite Dreux et qui est dessinateur-maquettiste de son état. Nous espérons que sa contribution sera la première d'une longue série et que d'autres talents se révèleront à nous dans le prochain courrier.*

VECTREX INDEPENDENT VIDEO SYSTEM.

Ça, pour un bon jeu, c'est un bon jeu. Faites entrer un Vectrex chez vous, et vous vous découvrirez plein de copains, d'un seul coup. Pas du genre causant, non, si on excepte divers hurlements d'effroi et quelques gloussements de plaisir... Enfin, c'est exactement comme ça que ça c'est passé chez moi. "L'Indépendent Video System", comme dit la fiche technique, a séduit tout le monde. Et c'est une bonne idée de joindre un écran autonome à un jeu vidéo : ça évite de monopoliser la télé pendant les longues heures que le fan normalement constitué passe devant son jeu favori. Parce que, très vite, chacun se découvre un jeu favori parmi les douze cassettes proposées par le Vectrex. Il y a les adorateurs du Clean Sweep, frère retors du pac - man, avec ses lieux d'aisances où on se soulage de son trop lourd butin; les allumés du jeu de base, "le Mine Storm", qui offre la possibilité de manier sa fusée à la dure, dérapage contrôlé et passage en hyper-espace. Waoh! Exactement comme Ian Solo dans Star War; les accros du "Starhawk", où un frêle vaisseau-oiseau ultrarapide est traqué par un affreux épervier sans scrupules... En fait, tous les jeux de Vectrex bénéficient d'une structure graphique très travaillée, d'un impressionnant bruitage et d'une intéressante complexité niveau progression des difficultés. Tout ça grâce à l'avance de la technologie en matière de jeu vidéo : Vecter Scan et microprocesseur de 8 bits Motorola 68A09, offrant une capacité mémoire de 64 K. Sans oublier bien sûr le crayon optique, pour dessiner entre deux jeux...

C.L. ■

Vectrex, Independent Video System, en vente dans les réseaux spécialisés vidéo et jeux, env. 2000 F.

STAR WARS MODEL KITS STRIKE BACK : RETURN OF THE JEDI KITS

Well! Me re-voilà avec deux grosses bêtes : la navette Tydirium et la Speederbike. A tout seigneur tout honneur, commençons par le véhicule du Dark Lord of Sith...

La navette impériale classe Lambda est un très beau kit (AIRFIX réf. 12102/MPC réf. 1920. Citez toujours les références américaines, même si vous avez acheté votre maquette au bazar du coin : ça fait nettement plus branché!) avec des ailes repliables, un panneau d'accès mobile et des trains d'atterrissage à option : plein de petits gadgets qui feront flipper votre petit frère... Mais ne les rejetez pas tout de suite pour autant : si un jour vous voulez faire un film 8 mm en animation image par image vous serez bien content d'avoir des pièces mobiles!

Le cockpit est assez réussi mais un coup d'œil sur la petite photo page 70 de notre numéro spécial vous permettra de voir qu'on peut rajouter quelques bitoniaux... mais qu'y verra-t-on après installation de la verrière fumée??... les pilotes peints en orange si l'on en croit Airfix! Mais où vont-il chercher tout ça. Même le Wookie le plus débile (et pourtant les Wookies hein...) sait que les Impériaux sont toujours en noir ou en vert...

Je ne m'étendrai pas sur le montage lui-même, la notice étant très claire. Un bon conseil cependant : arrêtez de vous piquer! Et avec les aiguilles de seringues ainsi disponibles refaites les horribles canons (pièces 26 et 43) fournis. La décoration maintenant : Apparemment la Tydirium et celle utilisée par Lord Darth (Darth l'Invincible???) seraient blanches et celle utilisée (encore par Darth – Frédéric?? –) pour se rendre sur Endor serait "bleu impérial" (comme la maquette de la photo centrale de la page 70 du Spécial Jedi); mais en fait je crois que c'est plutôt académique tout ça.

Bien maintenant que c'est fini il ne vous reste plus qu'à libérer une grande étagère (votre collection de E.T. pirates à la cave!)...

Encore plus beau, encore plus fort : la Speederbike! (Airfix 10180 et MPC 1927). Ça c'est du chopper les potes! C'est bien simple : c'est tellement beau que je ne sais quoi dire : même la figurine du motard impérial (au 1/12e... ce qui me fait penser que j'ai oublié de vous dire que la navette est au 1/100e... à peu près) est assez chouette. On regrettera cependant que tout le harnachement ne soit pas rapporté au lieu du moulage intégré qui a les faveurs des fabriquants aux Etats-Unis cet an-ci.

Le filet de camouflage (pièce 76) sera grandement amélioré en refaisant ses sangles de fixation en papier fort (vous voyez jusqu'où les vrais fans coupent les cheveux en quatre?!!). Les "choses innommables" (pièces 10) censées représenter les changements de vitesse et autres leviers divers seraient mieux si elles restaient sur leur "grappe" et étaient remplacées par du plastique étiré à la flamme (vous prenez un bout de "grappe" que vous tenez environ 15 cm au-dessus d'une flamme de bougie : quand elle se ramollit vous tirez à chaque bout : vous devriez obtenir une tige de plastique fin... ou un "cheveu" de plastique ultrafin si vous avez trop chauffé : gardez-le : c'est idéal pour les antennes!). En ce qui concerne le positionnement des volets (51/52), la photo centrale de la page 59 vous en dira plus qu'un long discours...

A l'atelier de peinture : le pilote est blanc brillant et noir mat (c'est original) mais grande surprise le corps de la machine est roux (voir les photos de la page 59 de notre Spécial Jedi). Tout le binz pseudo-mécanique en-dessous est métallique (non pas chromé! c'est pas une Honda! – selon Nilo Rodis-Jamero et Joe Johnston c'est une Porsche) (En tous cas c'est le premier véhicule que Luke Skywalker ait ramené intact à la base!). Et voilà un de plus; probablement le meilleur kit de Star Wars sorti à ce jour (c'est ce que dit Mat Irvine – de "Space Voyager" – et je ne suis pas loin de le penser aussi).

Je devrais vous parler aussi du "Palais de Jabba" (Airfix 10179/MPC?) c'est plein de petites bêtes, et de grosses : Jabba mais dans l'ensemble c'est plutôt des "petits soldats" pour votre petit frère qu'un kit sérieux...

La prochaine fois je vous parlerai de ce bon vieux comte Dracula : je devais en parler aujourd'hui mais vous savez ce que c'est : le Vampire craint le Jedi... (vous ne trouvez pas ça drôle? Bon je ne recommencerai plus!)

Major BOOTHROYD
JEAN-CHRISTOPHE CARBONEL
63, RUE DU CHEMIN-VERT, 75011 PARIS

P.S. : tout à nos "collector's items", nous nous sommes un petit peu emmêlés les palonniers dans le numéro "Spécial Jedi" en publiant la photo du boxart du X-wing de REVELL/TAKARA au lieu de celui de MPC. Le X-wing de TAKARA n'ayant jamais payé de droits à Lucasfilm a été interdit et atteint maintenant des côtes délirantes (près de $ 100!) aux U.S.A....

LE VERDICT

	N.B.	F.C.	H.D.	C.G.	B.L.	F.A.L.	C.L.	M.S.
ANDROIDE	3	4		3	2	2		1
AU NOM DE TOUS LES MIENS				−1				
BLANCHE NEIGE	4	3		4		3	4	4
LE CHOIX DES SEIGNEURS	−1	0	−1	0				
LES 5000 DOIGTS DU DR T				3		2	2	2
LES COMPERES				−1				
LES DENTS DE LA MER 3	−2	−1	−2	0			−2	
DU ROUGE POUR UN TRUAND			3	3				
JAMAIS PLUS JAMAIS	2	2	0	1	1	3	3	
LE MARGINAL			1	−1		0		−2
MEGAVIXENS	2	−1	1	4	1			
LE NOEL DE MICKEY	3			4		1		
LA NUIT DES JUGES	3	1	2	3	3	2	0	1
OCTOPUSSY	3			3	3	2	1	3
PAPY FAIT DE LA RESISTANCE	−1							
LES PRINCES	2			1				
QUAND FAUT Y ALLER FAUT Y ALLER	2	2						
LA QUATRIEME DIMENSION	4	4	4	4	3	2	2	
RACKETT			2					
LE RETOUR DU JEDI	3	3	4	4	1	3	2	2
RUE BABARE			3	1				
SUREXPOSE		−1	0	−2				
UN FAUTEUIL POUR DEUX	3		3	2	3	3		
LA VIE EST BELLE				4				4
LE VOYEUR	4	4		4			4	4
WAR GAMES		2		3		3	4	

Nul : − 2 - Mauvais : − 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief. F.C. : François Cognard. H.D. : Hervé Deplasse. C.G. : Christophe Gans. B.L. : Benoît Lestang. F.A.L. : Frédéric Albert Lévy. C.L. : Claire Lionel. M.S. : Michel Scognamillo.

SORTIES PREVUES

JANVIER

RUE BARBARE de Gilles Béhat, avec Bernard Giraudeau, Christine Boisson. Un Goodis. Un vrai. Voir article d'Action Man dans ce numéro.
LA NUIT DES JUGES (Star chamber) de Peter Hyams, avec Michael Douglas, Hal Holbrook. Le nouveau film de Peter Outland Hyams !
LA FOIRE DES TENEBRES (Something Wicked This Way Comes) de Jack Clayton, avec Jason Robards, Jonathan Pryce, Diane Ladd, Pam Grier. Y frémira-t-on ? Sans doute...
LOUISIANE de Philippe de Broca, avec Margot Kidder. Le film aura toujours permis à Margot et Philippe de se marier.
MOTHER'S DAY de Charles Kaufman, avec Rose Ross. Un vrai film d'horreur. Du mauvais goût et tout et tout. Ça faisait longtemps.
SHINING de Stanley Kubrick, avec Jack Nicholson, Shelley Duvall (Reprise). Je suis sûr que ce coup-ci tout le monde va crier au génie.
LE CHOIX DES SEIGNEURS (Hearts in Armour) de Giacomo Battiato, avec Tanya Roberts, Barbara de Rossi, Rick Edwards. Trop clinquantes, les armures dans ce film d'Heroic-Fantasy.
ADAM ET EVE avec Michel Galabru et Alice Sapritch. Je rêve ?
CANICULE de Yves Boisset avec Lee Marvin, Victor Lanoux, Jean Carmet. Nous, Boisset on n'y croit plus...
2019, APRES LA CHUTE DE NEW-YORK de Sergio Martino, avec Edmund Purdom. Ou quand les Italiens ont trop vu John Carpenter.
LA CAGE AUX POULES (The Best Little Whorehouse in Texas) avec Burt Reynolds, Dolly Parton. C'est parti pour une vieille comédie yankee !
LA CONDITION DE L'HOMME de Masaki Kobayashi (Reprise version intégrale). Grandiose.
RONDE DE NUIT de Jean Claude Missian, avec Gérard Lanvin, Eddy Mitchell. Rrron Bzzz... Rrrron Bzzz...
NUAGES FLOTTANTS de Miko Naruse. Quel beau titre !
APPELEZ-MOI BRUCE ! de Elliot Hong, avec Johnny Yune, Margaux Hemingway. Sortie repoussée pour cette petite comédie.

FEVRIER

RUMBLE FISH de Francis Ford Coppola avec Matt Dillon et toute l'équipe. La "suite" de Outsiders ! Vous inquiétez pas, on vous en parlera longuement.
BAD BOYS de Rick Rosenthal. Encore des bastons avec cette copie de Scum très, très efficace.
STRYKER de Cirio Santiago. Ce sous-Mad Max 2 va être nul. On vous le dit.
L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS de Nicholas Rœg, avec David Bowie (Ressortie). Ressortie repoussée d'ailleurs. Peut-être que les distributeurs attendent la nouvelle tournée de la rock-star ? C'est bon, plus que cinq ans !
LES MALHEURS D'ELISON de Hannah-Barbera. Les pires tâcherons du film d'animation télévisé nous sortent un long métrage !
A MORT L'ARBITRE ! de Jean-Pierre Mocky, avec Michel Serrault, Eddy Mitchell, Carole Laure. Adieu Mocky, on t'aimait bien...
LA QUATRIEME DIMENSION/TWILIGHT ZONE de John Landis, Steven Spielberg, Joe Dante et George Miller et avec tous leurs copains. Vous saurez tout, tout, tout, sur ce fabuleux film à sketches, le mois prochain !
CHARLOTS CONNECTION Le retour tant attendu des plus drôles comiques troupiers de France !...
RETROSPECTIVE TARKOWSKY avec reprise de son premier film. Tout le monde va encore dire que Tarkowsky est chiant, mais c'est pas vrai.
THE LIFT. Ou quand un ascenseur se met à tuer tout le monde en Hollande. Un petit film de S.F. / horreur terriblement efficace et qui marche très, très, bien un peu partout.
STAR 80 de Bob Fosse, avec Mariel Hemingway. Quand Bob Fosse raconte la vie de Dorothy Stratten, une starlette assassinée par son mari jaloux, on fonce !
BRAINSTORM de Douglas Trumbull, avec Nathalie Wood, Christopher Walken. Un des grands événements de l'année 84 en matière de S.F.
TO BE OR NOT TO BE de Mel Brooks, sans être de Mel Brooks, tout en étant de Mel Brooks et...
GWENDOLINE de Just Jaeckin. Tiens, ça rime !
GORKY PARK de Michael Apted. Les cinéastes U.S. vont encore faire un tour chez les rouges...
RETURN OF THE BLACK STALLION. La suite de L'Etalon Noir de Carrol Ballard.

LES BRÈVES... NOUVELLE

■ Tiens, Arnold Schwarzenegger (Conan) n'est plus seulement une montagne de muscles. Sous sa peau se cache un cœur de robot. Un robot prêt à flinguer n'importe quoi. Comme les bons vieux cybernautes de Chapeau Melon. Bientôt en action dans **TERMINATOR** de James Cameron (Aïe ! Piranhas 2).

■ Après Creepshow, Romero s'attaque au scénario de **CREEPSHOW 2**, d'après des nouvelles de Stephen King toujours. Il s'apprête également à diriger **DAY OF THE DEAD** (le troisième...) en collaboration avec Argento. Et ce coup-ci, c'est enfin sérieux.

■ La reprise de **FENETRE SUR COUR** (Rear Window) du vieil Hitch fait un tabac aux U.S.A. Bientôt chez nous en salle. La Corde, Mais Qui a Tué Harry ?, L'Homme qui en Savait Trop et Vertigo suivront... Et Truffaut, son fan invétéré, en profite pour rééditer ses célèbres entretiens dans une version réactualisée.

■ Les petits frères d'E.T. débarquent par zoos entiers dans **ZOOSHIP** de Richard Shorr. Suffit qu'une météorite dévie de la trajectoire de leur arche de Noé, et les voilà qui s'écrasent en Californie. Comité d'accueil : Craig Wasson (Le Fantôme de Milburn), Roddy McDowall (La Planète des Singes) et Keenan Wynn (Piranhas). Espérons que toutes ces petites bestioles griffues prendront moins de gants que l'autre avec la marmaille du coin. Qu'on se marre un peu.

■ Ça y est : Richard Fleischer (Les Vikings et hélas récemment Amityville 3D) commence le tournage de **CONAN, KING OF THE THIEVES**, avec bien sûr le fier Arnold Schwarzenegger.

■ Travolta jouera dans **FIRE**, le prochain DePalma : "un film d'horreur avec des éléments de films noirs. Le héros est un mécano qui aime le rock et les chansons. "Certes John, mais encore...

■ **RANXEROX**, la B.D. au TNT de Liberator et Tamburini sera peut-être adaptée à l'écran par Alan Parker. Attachez vos ceintures.

■ DePalma pas content. La commission de censure américaine a voulu fixer **SCARFACE** pour sa violence : il a fait appel, et a obtenu un R, ce qui équivaut quand même à une interdiction aux mineurs. Mais putain, qu'est-ce qui se passe donc dans ce film ? Rien : on démembre quelqu'un à la scie électrique. Tu parles d'une balafre...

■ William Lustig (Vigilante) prépare **NEON NIGHTS**. D'après ses dires, ce serait un polar genre 48 Heures, où un couple de flics spéciaux (une noire et un blanc) descendent semer la panique dans les bas-fonds de New York.

■ **THE FINAL TERROR**, que l'on vous avait annoncé la dernière fois, avec Rachel Ward (L'Anti-Gang) et Darryl Hannah (Blade Runner) au générique, n'est autre que **FOREST PRIMEVAL**, un "survival" qui date de trois ans, et qui ne doit sa sortie tardive qu'à la présence pourtant discrète de ces deux superbes créatures. A part ça : le néant...

■ Ça s'appelle **FLESHDANCE**. C'est américain. C'est porno. Et l'héroïne ne se sert pas seulement de métronomes pour battre la mesure.

■ Après Warren Beatty (Reds) et Walter Hill (48 Heures) c'est Richard Benjamin (Où est Passée mon Idole ?) que les producteurs de la Paramount ont contacté pour porter à l'écran les aventures de **DICK TRACY**, le célèbre détective des années 30. Tiendra-t-il plus longtemps que les autres ?

■ Bernardo Bertolucci (Le Conformiste, 1900) prévoit une adaptation d'un roman du grand Dashiell Hammett : **RED HARVEST**. Qui portera le chapeau mou de Sam Spade, cette fois ?

■ Après Raiders of Atlantis, un petit film d'aventure sympa réalisé sous le pseudo de Roger Daniel, le malsain Deodato (Cannibal Holocaust) retourne à ses premières amours, les Cannibales, avec **THE MUTILATORS**. Quel titre !

■ L'équipe de L'Epée Sauvage (metteur en scène, décorateur, maquilleur) prépare une sorte de Blade Runner punk. Les deux héros se nomment Phillip Hammer (sic) et Marlowe Chandler (resic), enquêtent parmi les junkies dégénérés des cités interdites et stoppent carrément la quatrième guerre mondiale. Aux maquillages, deux bêtes : Craig Reardon (Twilight Zone) et Greg Cannom, l'assistant de Bottin sur Hurlements. A surveiller, tout ça... Au fait, le titre : **RADIOACTIVE DREAMS**.

■ Alberto de Martino de retour. Le metteur en scène de l'Antéchrist vient de réaliser **THE LINK**, un thriller policier où Michael Moriarty (Les Guerriers de l'Enfer) incarne deux jumeaux. L'un est très méchant, l'autre gentil, alors...

■ Un homme coupé en morceaux par une moissonneuse batteuse. Une grand-mère ficelée et brûlée par ses petits enfants. Un prêtre crucifié et mangé par ses carmélites. Ce sont les meilleurs moments de **DEADLINE**, un film canado-américain dans lequel un écrivain de nouvelles d'horreur fantasme dangereusement.

■ Craig Thomas, auteur du roman dont s'inspirait le film de Clint Eastwood **FIREFOX**, vient de publier une suite, Firefox Down. Question (qui s'impose d'elle-même) : y aura-t-il donc une suite de Firefox au cinéma ?

■ Paul Lynch s'améliore. Le metteur en scène du Bal de l'Horreur et de Humungus, deux Hamburger Films imbouffables, vient de réaliser pour la New World Pictures (sans Corman : il s'est tiré il y a un an), un thriller depalmesque pas mal du tout : **CROSS COUNTRY**. Au casting, un has been inquiétant : Richard Beymer (West Side Story).

■ Enfin, on se met à utiliser William Smith, ce gigantesque acteur de série B, apparu dans Conan et Outsiders. Le voilà dans **RED DAWN**, le nouveau John Milius aux côtés de Patrick Swayze, Charlie Sheen et Léa Thompson. Oh la la, je doute qu'une fois de plus, le vert du béret de Milius aille bien avec le rouge du titre...

■ Sybil Danning encore Marjoe Gortner (Soudain... Les Monstres !), John Vernon (Le Point de Non-Retour), Paul Smith (Popeye) perdus dans un pénitencier amazonien dans **JUNGLE WARRIORS**, une co-production mexicano-américaine dirigée par Ernst Theuner.

■ **DEATHWALKER** est un sous-Beastmaster sans Tanya Roberts, sans mangoustes, sans rien en fait. Ah si : le blond héros musclé est cette fois éjaculateur précoce. Comme personne ne lui envie son super-pouvoir, tout ça sombre vite dans l'ennui...

■ Dans **SLEEPAWAY CAMP**, on ne tue plus les monitrices, comme dans Vendredi 13, mais les petits enfants. Et pas de façon toujours délicate, surtout quand un génie se charge des maquillages (Ed French, qui fignole en ce moment la créature de Chud). On vous dit juste que c'est le film le plus malsain que l'on ait vu depuis longtemps. Beeeuuhh...

■ Après Ralph Meeker (En Quatrième Vitesse), Armand Assante (J'aurai Ta Peau) et Mickey Spillane lui-même, c'est Stacy Keach (The Long Riders) qui interprète le détective **MIKE HAMMER** (créé par Spillane justement) dans six épisodes d'une heure produits par la T.V. américaine. Au générique : Don Stroud le magnifique (Week-end Sauvage).

■ Le prochain Woody Allen s'appellera **THE PURPLE ROSE OF CAIRO**. Mia Farrow sera là. Le directeur de la photo habituel (Gordon Willis) aussi. On ne sait pas encore si ce sera rasoir (Stardust Memories) ou drôle (Zelig).

■ Le nouveau Sybil Danning (Hercules) vient de se finir. Ça s'appelle **JULIE DARLING**, et la grosse teutonne promène cette fois sa poitrine d'enfer dans une histoire d'inceste assez sordide. Tony Franciosa (Ténèbres) est aussi de la partie, sous la houlette de Paul Nicolas (Les Anges du Mal).

■ La Star androgyne de Liquid Sky, Anne Carlisle joue une baby-sitter terrorisée dans **BLIND ALLEY**, le nouveau Larry Cohen (Meurtres sous Contrôle).

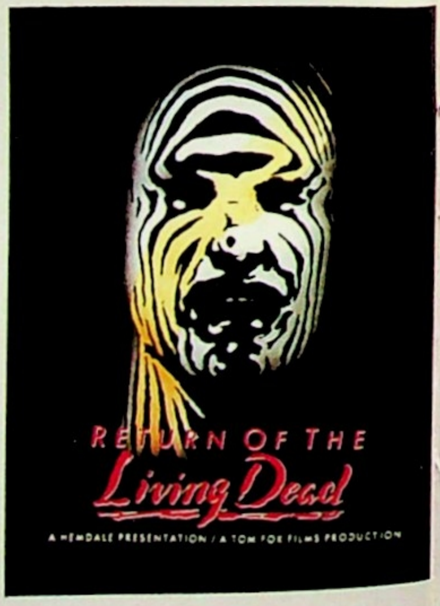
■ Métal Hurlant toujours... Les producteurs américains ont décidé de monter un film à sketchs inspiré des B.D. originales. A la mise en scène : un Américain, un Anglais et un Français. Oui, je vous vois venir : qui sera le dernier ? Eh bien, notre pote Luc Besson peut-être...

■ Le mois dernier, vous avez eu droit au casting de Dead Zone de Cronenberg. Cette fois, on vous donne celui de **FIRESTARTER**, le nouveau Stephen King-au-cinéma, réalisé par Mark Lester (Class 84) : David Keith, Drew Barrymore (E.T.), Louise Fletcher (Vol au-dessus d'un Nid de Coucou) et George C. Scott (Patton). Eh, dis, Stephen, si tu te mettais à écrire directement des scénarios ?

■ L'Italie envahit les écrans américains. Après Nights of the Zombies (en fait l'hilarant Virus Cannibale de Bruno Mattei), voici que sort **THE SEVEN GATES OF HELL** de Louis Fuller. Non, ce Fuller-là n'a rien à voir avec l'autre. Si c'était plutôt un pseudo pour Lucio Fulci, et si le film s'appelait en fait l'Aldila, qu'est-ce que vous diriez, hein ?

■ **BEST REVENGE** est une sorte de Midnight Express soft. Cette fois, les gardiens turcs ne violent pas les détenus, ils se contentent seulement de leur tirer des coups de lattes. Quel relâchement ! Musique : Keith Emerson (Inferno), scénario : Rick Rosenthal (Halloween 2), casting : John Heard (La Féline), Stephen McHattie (La Vallée de la Peur) et surtout Alberta Watson, la future star de The Keep.

■ Morts-vivants encore... Dan O'Bannon, le scénariste d'Alien, a repris à Hooper la mise en scène de **RETURN OF THE LIVING DEAD** (originellement prévu en 3D, mais plus maintenant). C'est une suite directe de La Nuit des Morts vivants de Romero et c'est à moitié parodique. Une nouvelle sorte de cadavres : ils parlent, bouffent uniquement les cerveaux des vivants, et sont quasiment indestructibles. Même en morceaux, ils gigotent encore !



ES BRÈVES... NOUVELL

■ On connaît déjà le nouveau projet de Ridley Scott après Legend (épopée d'Heroic-Fantasy dont le tournage démarre en mars à Shepperton, avec entre autres Rob Bottin aux maquillages). Ça s'appellera **OU TU PORTERAS MON DEUIL**, c'est tiré d'un livre des historiens-romanciers Lapierre et Collins et ça raconte la vie du toréador El Cordobès. Budget : 8 à 10 millions de dollars. Lieu : Madrid bien sûr. Olé.

■ Un jeune Indien de quinze ans, Ravi Smeth, a signé pour **KIM**, d'après Rudyard Kipling, avec Peter O'Toole. Oh, oh, du calme Peter, on n'est pas dans Calligula.

■ Le prochain James Glickenhaus (L'Exterminateur) sera un film d'héroic-Fantasy : **THE ROAD OF THE DUNGEON MASTER.** Budget : 8 millions de dollars. Au fait : y aurait-il un rapport avec The Dungeon Master (Le Maître du Donjon), le célèbre jeu tolkienien ?

■ Paul Donovan, (le nullissime Siege) va réaliser **DARK EYE.** Un peu comme The Day After, le téléfilm controversé de Nicholas Meyer (C'était Demain), ça racontera l'après-midi d'un holocauste nucléaire.

■ Les marrants Charles Grodin (King Kong) et Joe Bologna (Le Bus en Folie) sont au casting du prochain Gene Wilder (La Folie aux Trousses) : **WOMAN IN RED.**

■ Jessica Lange, la pauvre Frances et son protecteur Sam Sheppard (L'Homme dans l'Ombre) se retrouvent dans **COUNTRY**, sous la direction de William Witliff. C'est Disney qui produit.

■ Le prochain Pakula (A Cause d'un Assassinat) sera un thriller : **DREAM LOVER.** Tournage à New York en mars.

■ Le vieil Alberto Lattuada, découvreur de Clio Goldsmith, Nastassja Kinsky et de plein d'autres nymphettes célèbres, tourne **CHRISTOPHER COLUMBUS,** un mec cette fois = Gabriele Byrne (The Keep) dans le rôle de l'ancêtre du gros Bombard.

■ Etre aveugle et retrouver la vue au moment d'un meurtre : c'est ce qui arrive à Joseph Bottoms (Le Trou Noir) dans **BLIND DATE**, un thriller sophistiqué de Nico Mastorakis. Keir Dullea (2001), déjà has been, y refait surface.

■ L'empire Golan-Globus s'étend désespérément au fil des ans. Voilà qu'ils annoncent maintenant : **MARIA'S LOVER**, une comédie de mœurs avec Nastassja Kinsky, John Savage (Hair), Keith Carradine (Sans Retour) et Robert Mitchum, déjà un vieil habitué des Cannon (il tourne aussi pour eux The Ambassador). Prévus aussi : Missing in Action, un sous-Rambo avec Chuck Norris (Œil pour Œil) et King Solomon's Mines, un remake du chef-d'œuvre de Richard Thorpe avec Stewart Granger.

■ Dans **THE POWER,** réalisé par Jeffrey Oblow, une petite statuette mexicaine possède de vilaine façon ses utilisateurs. Il leur pousse un groin et ils se mettent à gonfler de partout. Cela dit, c'est pompant.

■ Ivan Reitman, le producteur de Rage et de Métal Hurlant s'attaque à la mise en scène de **GHOSTBUSTERS**, une bande de S-F horrifique avec Sigourney Weaver (Alien), Dan Aykroyd (Blue Brothers) et Bill Murray (Les Bleus). A la photo, un grand : Lazlo Kovacs (New York-New York !).

■ **SUPERGIRL** se fignole... Jeannot Szwarc achève en ce moment les effets spéciaux. On a vu un extrait : Faye Dunaway est assez ridicule en Carabosse New-Wave, mais l'héroïne, elle (Helen Slater), vole très correctement.

■ **SPACE VAMPIRE,** le film de S-F de Tobe Hooper produit par le gang Cannon se tournera finalement en Italie. Au scénario : Dan O'Bannon toujours...

■ Rutger Hauer est partout. L'aryen de Blade Runner vient de finir **A BREED APART** avec Powers Boothe (Sans Retour) sous la direction de Philip Mora (Return of Captain Invincible). Son rôle ? Un chasseur d'aigles.

■ Wings Hauser, le fou de Vice Squad de retour. Dans **MUTANT,** un film d'horreur bourré d'effets spéciaux et de zombies blafards. Bo Hopkins (Tentacules) l'aide à en venir à bout.

■ Charles Band toujours boulimique. Après le nul Metalstorm arrivent **SWORDKILL** en 3D (un samouraï congelé se décongèle), **RAGEWAR** (une star du Rock se démantèle) et **PRIMEVALS,** le fameux projet abandonné de David Allen complété cette fois, et c'est bien là l'inquiétant, par Charles Band lui-même.

■ Après avoir filmé les jeeps (Les Chiens de guerre) et les vieux (Le Fantôme de Milburn), John Irvin s'attaque aux chevaux de course dans **CHAMPIONS.**

■ **LADY HAWKE,** le dernier Richard Donner (Superman) est fini. Au générique : Matthew Broderick, Rutger Hauer (toujours...), Michele Pfeiffer et Leo McKern (Le Prisonnier). Les effets spéciaux sont de John Richardson (Octopussy) et la photo de Vittorio Storaro (Apocalypse Now).

■ Dans Scared to Death, une sorte d'Alien lubrique hantait à la fois les égoûts d'une cité américaine, et l'ennui des spectateurs. Voilà qu'il revient dans **SCARED TO DEATH 2** avec les mêmes intentions visiblement. Pffff... Sur la cuvette, plus constipé que jamais : Bill Malone metteur en scène sans avenir...

■ Poussière et soleil de plomb dans le Texas pour Mel Gibson, Sissi Spacek et Scott Glenn (The Keep) qui tournent en ce moment **THE RIVER** de Mark Ryddel (The Rose).

■ Le nouveau Paul Bartel (Eating Raoul) s'appelle **NOT FOR PUBLICATION.** David Naughton (Le Loup-Garou de Londres) et Nancy Allen (Blow Out) y paillardent gaiement.

■ Les Britanniques verront une version de **JAMAIS PLUS JAMAIS** amputée de quelques secondes. L'équivalent anglais de la Société Protectrice des Animaux a protesté contre la scène où l'on voit Bond sauter du haut d'une falaise avec sa petite amie... et son cheval. Le réalisateur avait pourtant pris soin de montrer le cheval vivant et nageant tranquillement dans la mer après la chute. Mais la S.P.A. anglaise déclare que la chute est trop grande pour que la survie du cheval soit possible et qu'une telle vision peut conduire à de dangereuses imitations dans la réalité. Qu'attend-on pour censurer Dumbo, puisque, comme chacun sait, il faut singulièrement manquer de prudence pour faire voler un éléphant ?

■ En projet, un film réunissant **SEAN CONNERY, ROGER MOORE, ET MICHAEL CAINE,** lequel avait incarné Harry Palmer, agent secret anti-bondien, dans trois films produits par Harry Saltzman (co-producteur des premiers James Bond). Le titre reste à préciser, mais, si le projet se fait, il serait de toute façon beaucoup plus petit que les noms des acteurs sur l'affiche !

■ Encore un polar en France. Un psycho-policier réalisé par Michel Brindelle, présidents des scénaristes associés. Un gangster poursuivi dans Paris. Acteurs pressentis : Gérard Klein (Le Général de l'Armée Morte), Daniel Colas, Nicole Jamet et Eva St-Paul. Tournage début 84 et budget de sept millions.

■ Au **III° FESTIVAL DU CINEMA FANTASTIQUE DE SAINT-MALO**, qui se déroulera du 27 avril au 1er mai 1984, il y aura une rétrospective des films de **CRONENBERG,** il y aura peut-être Cronenberg lui-même, et il y aura aussi – pourquoi pas ? – vos œuvres.
En effet, à l'intérieur du Festival, le Centre Allende, responsable de la manifestation, organise un concours visant à encourager la création vidéo amateur. Un jury récompensera trois courts-métrages des trois "Palmettes" suivantes : 1. Meilleur film ; 2. Meilleure Mise en Scène ; 3. Meilleur Scénario. Une somme d'environ mille francs accompagnera chaque palmette.
Les œuvres en compétition devront se trouver exclusivement sur support vidéo, présenter, comme il se doit, un rapport avec le fantastique (documentaire sur la pêche aux moules s'abstenir), et ne pas dépasser dix minutes. Le transport des cassettes (envoi et retour) sera pris en charge par les (gentils) organisateurs.
Les courts-métrages vidéo proposés devront parvenir au Centre d'Animation Salvador Allende, Rue des Acadiens, 35400 SAINT-MALO (tél. : 16 99 81 20 59), avant le 15 avril 1984.
Et il est bien possible que Starfix participe à cette manifestation !

■ Un pauvre cadre supérieur hanté par l'esprit d'un sorcier indien : c'est le sujet de **THE RETURNING**, avec Susan Strasberg, déjà violée par le manitou du Faiseur d'Epouvante de William Girdler. A croire que les fantômes cheyennes prennent son fond de teint trop voyant pour des peintures de guerre...

■ Une adresse à retenir pour les amateurs de bandes originales de films (français et imports) : Cinédisques. Contacter M. Herz au 887.93.55.

ZONE Z

LA ZONE AU REX.

Imaginez ma joie quand j'ai vu programmées au **Rex** (vous savez, le Festival International Machin, là...) deux sous-merdes infernales destinées à moisir dans les salles doubles-programmes de Pigalle et Barbès, d'ici quelques semaines... Eh bien! moi je le crie bien fort : merci de passer du caca au Rex, sur écran géant, pour qu'on s'amuse un bon coup entre amis. Je ne sais pas trop si le jury apprécie ce genre de petits films pourris, réservés habituellement aux salles sous-alimentées des pov'quartiers, mais moi, je prends franchement mon pied. Et je le répète : merci à ces organisateurs dévoués d'avoir eu le génie de sélectionner **Le Sadique à la Tronçonneuse** et **Les Exterminateurs de l'An 3000**, deux des pires nullités jamais chiées en matière de cinéma-bis...

L'HOMME QUI AIMAIT LES PETITS BOUTS DE FEMMES

Le Sadique à la Tronçonneuse est un film espagnol, tourné en Espagne, avec un metteur en scène et une équipe espagnole, mais aussi quatre acteurs américains : Edmund Purdom, la cinquantaine, les cheveux bruns, déjà aperçu chez D'Amato (**Horrible**), Bava (**La Révolte des Vikings**); Paul Smith, le gros violeur de **Midnight Express**, sorte de sosie de Bud Spencer en plus cabotin (faut le faire); et enfin, le couple maudit du cinéma d'horreur actuel : les George. Lui, Christopher, rescapé du feuilleton télé **L'Immortel** et héros du **Frayeurs** de Fulci. Elle, Linda Day, dont le visage ratatiné de tête réduite en a terrifié plus d'un dans un tas de nullités américaines, du genre **Day Of The Animals** de feu Girdler, ou **Mortuary**, un psycho-killer aberrant où le fou tue ses victimes avec une sorte de balai à chiottes. Les George sont mariés, tournent parfois ensemble (c'est ici le cas, hélas!) et sont nuls.

Si j'insiste comme ça sur les acteurs américains, c'est parce que **Le Sadique à la Tronçonneuse** fait partie de ces escroqueries sur pellicule qui essaient sournoisement (et c'est peut-être ce qui a orienté le choix judicieux des organisateurs) de tromper le client sur la marchandise. Malgré la présence des quatre ringards cités plus haut, d'une voiture de police couverte d'inscriptions new yorkaises, du portrait de Reagan dans la bibliothèque et des pseudos vaguement anglais des techniciens, ce film est **espagnol**. Et ça, pour le fan de nullités, c'est une bonne nouvelle!

Le Sadique à la Tronçonneuse est donc une copie des films dit de psycho-killers, une mode lancée par le vieil Hitchcock avec **Psychose**, et reprise avec succès par Carpenter dans **La Nuit des Masques**. En gros, un psycho-killer est quelqu'un qui bouffe de la monitrice (**Vendredi 13**), de la touriste (**Tourist Trap**), de l'infirmière (**X-Rays**), de la lycéenne sportive (**Killing Touch**), de la fermière (**La Ferme de la Terreur**), bref de la femme! De préférence dodue, obsédée, vulgaire, abrutie. Et tout ça parce que dans sa folle jeunesse, sa môman lui a tiré un poil dans son bain ou lui a offert un coffret de disques d'Edith Piaf pour son anniversaire. Y suffit que vingt ans plus tard, il retombe sur une poufflasse qui porte le même vernis à ongle, ou qui sifflote **Milord** dans la rue, pour qu'il se mette à tuer tout ce qui remue. C'est aussi con que ça, un psycho-killer.

Dans **Le Sadique à la Tronçonneuse**, le tueur a lui aussi affronté une mère acariâtre quand il portait des culottes courtes. Il faisait tranquillos un puzzle dans sa chambre quand elle a débarqué et tout foutu en l'air. Si elle a été si méchante en fait, c'est parce que le sujet en était une splendide pin-up à poil... Alors, voyant son jeu en morceaux (surtout un puzzle!), le petit a pris une hache et lui a cassé la tête à sa putain de mère. Moi je le comprends : être obligé de tout refaire si près du but, ça a de quoi vous foutre en rogne. Toujours est-il que quarante ans après le massacre, il ressort son puzzle maudit couvert de sang séché, et décide de le refaire. Mais avec de vrais morceaux de femmes cette fois... Admirez quand même au passage la subtilité de la psychologie. Un psycho-killer qui pense, ça vaut toutes les machines à calculer du monde : une tête de salope + un tronc de putain + des bras de chienne + des jambes de connasse = MA MAMAN!

Vous l'avez deviné, chers amis : la femme dans **Le Sadique à la Tronçonneuse** se résume plus que jamais à une part de jambonneau. Tout ce qu'on lui demande en vérité, c'est de ne pas trop remuer pendant les tueries pour que les tranches soient les plus fines possibles. Rarement, pendant 1 h 30, on se sera plus cru dans les entrepôts des **Boucheries Bernard** un jour de livraison : les pauvres petites lycéennes se font dépecer le chignon à tour de rôle à coups de **McCullogh**, et conservent à tout jamais une taille de jeune fille. L'engin taille dans le bide, scie les guibolles comme des allumettes, épile brutalement les dessous de bras, accomplit tout ce qu'on a failli voir dans le mythique **Massacre à la Tronçonneuse**. **Le Sadique à la Tronçonneuse** est donc à conseiller aux bûcherons cafardeux, aux jardiniers nécrophiles : à tous ceux qui pensent qu'un sac de femme pour l'hiver offre plus d'agrément qu'une poupée gonflable.

Comme tout bon film de psycho-killer, **Le Sadique...** nous fournit son lot de fausses peurs : toutes sortes de choses entrent brusquement dans le champ de la caméra pour surprendre le personnage et le spectateur. D'habitude, on utilise des chats, des chiens, des rats, des mains de policiers, des porte-manteaux, des speakerines, bref tout et n'importe quoi; mais dans le genre, je crois qu'ici, nous avons droit à "l'intervenant" le plus débile qui soit : un karatéka! Oui, un karatéka, complètement étranger à l'intrigue, qui jaillit, on ne sait pourquoi, d'un coin d'ombre, et terrorise la vieille Linda Day George en visite sur les lieux du massacre. Il n'a rien à faire là. On ne le reverra jamais plus. Il est venu, il a vu, il a bondi, comme ça, sans raison. C'est ça, le cinéma fantastique : des sous-Bruce Lee qui sortent des murs à tout moment. Au fait, pendant qu'on y est, une autre scène très drôle : celle dite "de l'escamotage d'une tronçonneuse dans l'ascenseur". Une future victime attend l'ascenseur. Arrive le tueur, dont le visage ne trahit aucune folie particulière. L'imprudente ne se méfie donc pas. Et pourtant... Que remarque-t-on vaguement, lorsque le duo pénètre dans la cage? Une tronçonneuse fumante que le fou tient planquée derrière son dos. Et l'autre conne qui lève la tête et

Les habitants étranges de TWILIGHT ZONE.

qu'une fausse alerte. Mais les efforts de certains pour tenter d'effacer les événements de la nuit seront infructueux. La survie de l'humanité n'est pas une simple question de vie ou de mort, d'existence ou de non-existence, fait remarquer Serling, mais une question de civilisation. Pour survivre *et* mériter encore le nom d'humanité, celle-ci doit rester civilisée...

Toutes les **Twilight Zone** ne sont pas aussi sombres. **« Night of the Meek »**, par exemple, serait plutôt à ranger parmi les contes de Noël. Henri Corwin, vieux clochard plein de bonne humeur et de gentillesse, est engagé par charité pour tenir le rôle du Père Noël par un grand magasin un soir de Noël. Découragé par la méchanceté des gens, il erre sans but quand, dans un traîneau apparemment abandonné, il trouve un sac. Un sac magique, qui permet à son possesseur d'y trouver tout ce qu'un Père Noël pourrait souhaiter offrir. Grâce à cet « atout » de poids, Corwin va faire du Noël de cette année-là un Noël inoubliable pour tous ceux qu'il rencontre. Hélas ! suspecté de vol et de recel, il est arrêté par la police. Libéré — faute de preuves — il rencontre un vieil homme qui lui demande quel cadeau, lui, Corwin souhaiterait. « Donner — pouvoir donner toute ma vie », répond celui-ci. « Exaucé ! », et notre désormais-ex-clochard se retrouve sur un traîneau, volant vers le Pôle Nord. Henry Corwin, dans la **Twilight Zone**, est devenu le Père Noël !

« Showdown with Rance McGrew » représente une autre facette du talent de Serling humoriste. Rance McGrew est un acteur, un de ceux qui jouent les beaux héros dans les westerns, une star. Dans les films de Rance McGrew, les vilains sont laids, lâches, vils — bref, ils ne font pas le poids face aux actes de bravoure de notre héros ! L'Histoire prend sa revanche quand, subitement, Rance McGrew se trouve confronté au fantôme de Jesse James, délégué par tous les esprits des Outlaws ridiculisés dans les films de McGrew. Celui-ci, contrairement au personnage qu'il interprète est un pleutre et un incapable. La leçon qui lui est donnée par Jesse James aura un double résultat : d'une part, les futurs films seront plus conformes à la vérité et, d'autre part, avec le fantôme de James qui le surveille, McGrew cessera de jouer les fanfarons !

Avec Richard Matheson, c'est un autre aspect du fantastique qui est illustré par **Twilight Zone**. L'un des épisodes les plus fameux de la série, **« The Invaders »**, présente la particularité de n'avoir aucun dialogue — sauf durant les dernières secondes ! Dans une cabane isolée à flanc de montagne, une femme entre deux âges prend conscience de l'existence d'envahisseurs minuscules. Extra-terrestres engoncés dans de lourdes combinaisons de cosmaunautes, ceux-ci la terrorisent. Finalement, elle vaincra, détruisant les étrangers et anéantissant leur astronef d'un coup de hache. Nous respirons : le monde n'est-il pas sauvé ? Mais Matheson, maître du retournement final, nous révèle alors l'incroyable vérité : les extra-terrestres étaient des explorateurs spatiaux en provenance de la Terre, des humains. C'est la Femme, celle vers qui nos sympathies penchaient, qui est l'extra-terrestre, le géant, le monstre ! Comme dans sa fameuse nouvelle « Born of Man and Woman » (en français : « Journal d'un monstre »), Matheson a réussi à nous faire voir une situation à travers les yeux de l'Autre. **« The Invaders »** représente probablement un chef-d'œuvre du cinéma fantastique par son originalité et la perfection de sa réalisation.

Richard Matheson a donné à la première saison de **Twilight Zone** bien d'autres morceaux de bravoure. On peut encore citer **« The Last Flight »** dans lequel un pilote d'avion de la première guerre mondiale atterrit en 1945, lors de la deuxième guerre mondiale...

Charles Beaumont, maître de l'horreur, se doit de figurer au sein du palmarès de la **Twilight Zone**. Nous ne mentionnerons de lui qu'un épisode — justement fameux — **« The Howling Man »**. Celui-ci est censé se dérouler en Europe, dans quelque coin isolé du Vieux Continent. Un voyageur, pris par l'orage, cherche refuge dans un monastère. Là, il fait la connaissance d'un prêtre pour le moins bizarre (John Carradine, vétéran des films d'horreur). Celui-ci

Art Carney père Noël involontaire
dans NIGHT OF THE MEEK.

Ruta Lee voit Patrick O'Neal rajeunir
dans A CERTAIN DRINK FROM A CERTAIN FOUNTAIN.

Julie Newman, démon femelle, hante Albert Salmi
dans OF LATE I THINK OF CLIFFORDVILLE.

tient en effet un homme prisonnier dans une cellule au fond du monastère. Mais est-ce bien un homme qui est prisonnier ? Le prêtre prétend qu'il s'agit du Diable lui-même, retenu captif depuis des siècles par son Ordre. Le prisonnier, bien sûr, plaide et invoque la folie du moine. Il soutient qu'il n'est qu'un voyageur victime d'un dément... Nous nous garderons de révéler la fin de l'histoire, si ce n'est pour dire que le Diable (car c'est bien lui !) n'est pas au bout de ses surprises.
Le Fantastique de la **Twilight Zone** repose sur des prémices prenant leurs racines dans le monde réel, facilement identifiable par les spectateurs. Le dialogue, toujours simple et direct, est subordonné à la réalisation, efficace et suggestive plutôt que descriptive. Les personnages, bien étudiés et campés, sont les moteurs qui font avancer l'action. Le public, qui croit savoir à quoi s'en tenir, est dérouté lors de la chute finale, toujours ingénieuse, arrangée par les scénaristes.
L'ensemble des épisodes forme ainsi une étrange collection de personnages fabuleux : outre Corwin, le Père Noël, et Rance McGrew, il faudrait encore ajouter le puissant Casey, joueur de baseball-robot qui quitta le sport le jour où on lui greffa un cœur ; Corry, le prisonnier à perpétuité, seul sur son astéroïde avec une femme-robot, dont il tombe amoureux au point qu'il refusera de quitter sa prison ; Roddy McDowall, premier Terrien sur Mars se retrouvant (à sa grande surprise) dans un zoo ; Tennyson, le bavard qui se fait enlever le larynx pour gagner un pari de $ 500 000 — rester sans parler pendant un an ! — ; Walter Badeker, immortel hypocondriaque condamné à la prison à vie, et tant d'autres si nombreux que cet article ne suffirait pas à les nommer tous...

Cette avalanche de fantastique et d'extraordinaire était plus que ne pouvaient supporter certains « sponsors » et, dès 1960, ceux-ci arrivèrent et quittèrent la série avec une rapidité qui rendait les dirigeants de C.B.S. à moitié fous et plongeait Serling dans un état de nervosité croissante.
Après General Foods, citons, pour la postérité, parmi les sponsors qui se succédèrent au cours des deux premières saisons : Kimberly-Clark, Colgate-Palmolive, les cigarettes Chesterfield (qui firent supprimer des scripts les mots « lucky » (chanceux) et « strike » (frapper) de peur de faire penser à leur concurrent Lucky Strike !!!, etc.
Très vite, Serling devint de plus en plus angoissé, fumant plus de quatre paquets par jour et écrivant pendant plus de 18 heures de suite ! La peur profonde de chaque écrivain est de voir, un jour, son inspiration se tarir. En réaction devant cette peur, Serling augmenta sa production, couchant sur le papier un jet incessant d'idées : « dans mon travail », déclara-t-il, « je dicte tout ce qui me vient à l'esprit dans un magnétophone, jouant tous les rôles moi-même. Je fais deux ou trois brouillons, parfois quatre, mais à partir du deuxième le gros de l'histoire est déjà finalisé ». Plus d'une fois, Serling se retrouva en train de rédiger les épisodes de **Twilight Zone** au beau milieu de la nuit, en étant quitte pour récupérer son sommeil durant les journées ! Une des contraintes, et non des moindres, était le rythme imposé par le programme qui voulait qu'avec trente épisodes par saison, Serling n'ait que trois jours pour préparer ses scripts !

Du côté public, cependant, le succès et le prestige de **Twilight Zone** allait grandissant. Une des marques de cette reconnaissance était l'emploi de l'expression « twilight zone » dans la langue courante. Ainsi, le secrétaire d'État Dean Rusk parla-t-il de « twilight zone » dans la politique internationale, un champion de baseball inventa-t-il la défense « twilight zone », et le commentateur de télévision Archie Moore utilisa plusieurs fois celle-ci. En tant qu'hôte et présentateur de la série, la popularité de Serling allait de pair avec celle de son émission. Sans s'en rendre compte, celui-ci se vit bientôt promu au rang des stars. « Awards », clefs de plusieurs villes, interviews, etc., contribuaient à créer une atmosphère de célébrité autour de cet homme qui, au fond de lui, détestait paraître en scène et se forçait pour présenter chaque épisode !

Burgess Meredith, rescapé myope de la guerre atomique dans TIME ENOUGH AT LAST.

Fritz Weaver et Joe Maross cherchent à fuir la Terre dans THIRD FROM THE SUN.

Wynant et Carradine devant THE HOWLING MAN.

En dépit de sa bonne humeur, Serling avait cependant beaucoup de difficultés pour continuer à produire **Twilight Zone**. Outre les nombreux problèmes avec ses « supérieurs », la lassitude des trois ans consacrés à l'émission commençait à se faire sentir.

« **Twilight Zone** a été une bonne série, déclarait Serling, pas toujours très bonne mais je ne connais aucun exemple d'une émission qui puisse être constamment bonne, surtout si vous devez tourner chaque épisode en trois jours maximum ! Nous avons essayé progressivement de nous écarter des « trucs » et des sentiers battus mais, après trois ans, nous tournons en rond, nous sommes prisonniers d'une formule. Et c'est difficile de se renouveller semaine après semaine... »
A la fin de la troisième saison, Serling avait rédigé lui-même 62 épisodes sur 92 diffusés. Et, bien que **Twilight Zone** fut reconnue universellement comme une « série de prestige », celui-ci avait le sentiment d'avoir laissé passer l'occasion de réaliser quelque chose de parfait... « Je crois qu'un tiers des épisodes sont très bons, déclara Serling, un autre tiers passables et un dernier tiers mauvais — ce qui reste mieux que tout ce qui a été fait dans le genre jusqu'ici... Mais, pour être tout à fait honnêtes, ce n'est pas aussi bon que ce que nous espérions réaliser. »
Apparemment, Serling n'était pas le seul de cet avis car, à la fin de sa troisième saison, **Twilight Zone** reçut un avis d'interruption des dirigeants de C.B.S.
L'épée de Damoclès tombait sur une série acclamée par la critique, au beau milieu de sa troisième saison qui, par ailleurs, avait été un succès. Qui plus est, **Twilight Zone** était remplacée par une comédie au niveau intellectuel douteux contant les mésaventures suscitées par un échange de jeunes filles entre l'Angleterre et les U.S.A. (**Fair Exchange**). Démissionner était une chose — être renvoyé une autre... la décision ne plut pas à Serling qui, cependant, dut s'incliner. « Nous avons eu de grands moments, déclara celui-ci, parfois, nous avons même atteint les sommets... mais, finalement, je suis presque reconnaissant envers C.B.S., car il est temps pour moi de passer à autre chose. »
Mais Serling devait avoir sa revanche...
Ayant abandonné le monde de la télévision pour celui de l'enseignement (dans sa propre université d'Antioch), Serling profita de ce répit pour rédiger le script de **Seven Days in May** de Frankenheimer. Le film raconte comment un général américain, persuadé que les États-Unis vont à leur destruction sous la commande d'un président qu'il juge faible, décide de prendre le pouvoir, fort du soutien de l'armée et de sa propre popularité. Sans s'attacher au jeu excellent des acteurs (et, en particulier, à celui de Kirk Douglas, qui n'aura jamais été aussi bon, ou à celui de Burt Lancaster, empreint de dignité et, en même temps, de tragédie) ou à la brillante réalisation de Frankenheimer, il n'en reste pas moins que le script de Serling est un travail minutieux de recontruction psychologique. Les motivations des principaux personnages sont décortiquées et mises en valeur dans un certain nombre de scènes-clefs — telle la confrontation finale entre le président et le général — suivant la technique du suspense maîtrisée par Serling dans **Twilight Zone**. **Seven Days in May** reste peut-être le film le plus réaliste et le plus horrifiant sur l'origine des dictatures militaires. Une bonne partie du mérite doit, de droit, en revenir à Rod Serling.

A C.B.S. cependant, le succès escompté pour **Fair Exchange** n'était pas au rendez-vous. Dans un de ces éclairs d'imagination qui font parfois douter du sens commun des dirigeants de la télévision américaine, on décida de faire de nouveau appel à Serling pour une **Twilight Zone**, nouvelle version.
La motivation derrière cette émission était simple, voir naïve. Dans sa version d'une demi-heure, **Twilight Zone** avait été une série populaire, peut-être pas assez pour C.B.S., mais populaire néanmoins. De là à penser qu'une série qui attirait 15 millions de téléspectateurs en une demi-heure en attirerait 30 millions en une heure, il n'y avait qu'un pas à franchir, et C.B.S. le franchit en demandant à Serling de retourner à sa machine à écrire.

Où est la norme de la beauté ? (EYE OF THE BEHOLDER).

Qui sont les chirurgiens ? Qui est la patiente ? (EYE OF THE BEHOLDER).

« Dans l'ancien format d'une demi-heure, déclara celui-ci, nous basions toute notre histoire autour d'une « chute » finale totalement inattendue. La question qui se pose maintenant est la suivante : serons-nous capables de maintenir le même souffle dans une série d'une heure ? Nous serons peut-être forcés d'imaginer quelque chose de tout à fait différent... »
Cela ne fut pas facile. Certains critiques jugèrent même que c'était impossible, car la nouvelle **Twilight Zone** ne connut pas le succès des précédentes séries. En essayant de construire ses histoires autour d'une ambiance plutôt que d'une fin surprenante, Serling courait un risque — important — celui d'ennuyer le spectateur. C'est probablement ce qui se produisit, malgré la qualité évidente de certaines histoires proposées.

Dans « **He's Alive** », Rod Serling nous décrit la carrière et l'ascension d'un jeune démagogue d'extrême-droite. Guidé par une mystérieuse présence, celui-ci apprend l'art subtil de manipuler et de contrôler les foules. Tout l'art de Serling est de révéler la nature de la force maléfique qui pousse le héros : Adolf Hitler, encore et toujours vivant, prêt à attiser ses feux de haine. « **He's Alive** » est à la fois un plaidoyer politique et un conte distillant un malaise certain.
Dans un autre registre de la peur, « **The New Exhibit** » de Charles Beaumont fait preuve d'un plus grand classicisme. L'intrigue se déroule dans un Musée de Cire où, à l'épouvante du gardien, plusieurs statues représentant des criminels fameux se mettent à vivre. Thème plusieurs fois traité, le musée de cire prend, sous la plume de Beaumont, les couleurs des ténèbres, et l'angoisse du malheureux Gardien (Martin Balsam) est vivement ressentie par les spectateurs.
« **In His Image** », également dû à Beaumont, est un prélude bizarre à **Clockwork Orange** ! Le « héros » de cet épisode est un jeune dément qui, sans aucune raison, commet un meurtre affreux sur la personne d'une jeune fille. Arrêté, celui-ci ne fera pas de difficultés pour suivre les policiers. La vérité, révélée alors par Beaumont, est bien plus étrange que tout ce que nous avions pu imaginer : le jeune homme n'est pas un humain... mais un simple androïde détraqué, un robot construit « à l'image de l'homme » !
Comme pour les saisons précédentes, la peur n'est pas le seul ressort des scénaristes de **Twilight Zone**. Pour n'en citer que deux, l'humour et la tendresse figurent également au palmarès des histoires proposées.
« **Of Late I Think of Cliffordville** » (Serling) nous montre les mésaventures d'un homme d'affaires sans pitié (Al Salmi) poursuivi par une démonesse au charme de Julie Newmar.
« **On Thursday We Leave For Home** » (Serling) se déroule sur une planète étrangère. Les colons, naufragés sur ce monde qui ne leur était pas destiné, se voient soudain offrir la possibilité d'être rapatriés sur Terre. Leur première réaction est, bien sûr, la joie. Mais, progressivement, ils découvriront qu'ils se sont attachés à cette terre sur laquelle ils ont vécu, qu'ils ont cultivée et qui les a nourris. Leur choix reflètera cette prise de conscience et ils décideront finalement de se fixer sur cette planète qui est devenue la leur.
Comme dans la plupart des histoires présentées par **Twilight Zone** et situées dans un cadre futuriste : astronefs, etc., les décors et les maquettes utilisés dans la production provenaient d'autres réalisations (dans ce cas : **Forbidden Planet**, mais à noter aussi certains décors empruntés à **The Day The Earth Stood Still** dans d'autres épisodes). Cette technique consistant à « cannibaliser » divers films, etc., en l'absence d'un budget suffisant est encore couramment employée par la télévision.

Le dernier épisode de la série d'une heure fut une vengeance de Rod Serling envers les dirigeants de C.B.S. et tous ceux qui, par leur constante persécution et demandes de modifications, etc., lui rendaient la vie difficile. Dans cet épisode, intitulé « **The Bard** », surnom souvent donné à William Shakespeare en anglais, le grand dramaturge lui-même est conjuré par... un scénariste travaillant pour la télévision à court d'inspiration. Assurément, pense celui-ci, une carrière prometteuse

William Shatner et Patricia Breslin écoutent (trop) les prédictions d'une machine à dire la bonne aventure dans NICK OF TIME.

Jean Carson découvre A MOST UNUSUAL CAMERA.

Vladimir Sokoloff achète une poudre magique pour sauver son fils de la pendaison à Thomas Gomez dans DUST.

s'ouvrira devant lui quand il présentera à ses chefs ses nouvelles pièces, en fait écrites par Shakespeare. Hélas ! il n'en est pas ainsi ! Dégoûté de voir ses œuvres mises en pièces par les « sponsors », le fantôme retournera en son époque ! Amère critique des critères artistiques de la télévision... Après 13 épisodes seulement, la nouvelle **Twilight Zone** fut arrêtée et la série reprit, dans une cinquième saison, son ancien format d'une demi-heure. Mais il était désormais trop tard, et **Twilight Zone** avait cessé d'intéresser C.B.S. qui signifia l'arrêt de la série, sans explication aucune, au printemps 1964.

Une chaîne concurrente, A.B.C., approcha alors Serling avec l'idée de « revamper » totalement **Twilight Zone**, mais celui-ci refusa, ayant l'impression de ce que voulait A.B.C., « c'était un tour du cimetière par semaine ». Avec 151 épisodes, **Twilight Zone** — la plus longue série de science-fiction américaine (à l'exception de **Dark Shadows**) — avait fait entrer la science-fiction, ou tout au moins un certain style de science-fiction, dans les foyers américains. Mais avait-elle réellement réussi à populariser le genre ? Nous pensons que non.

Twilight Zone, en effet, se rattache à un style de conte qui a été, est, et probablement sera, toujours populaire dans les pays anglo-saxons. On peut retrouver les origines littéraires des histoires de Serling, Matheson ou Beaumont dans Ambrose Bierce, O. Henry, etc. Malgré le caractère très « science-fiction » de plusieurs épisodes, **Twilight Zone** n'a jamais été de la science-fiction mais du fantastique.

Un long débat a toujours opposé tenants d'une définition bien séparée des deux genres et « amalgameurs ». Sans entrer dans une étude de fond, il n'en reste pas moins que le propre de la science-fiction, même quand elle raconte des histoires totalement invraisemblables, est de nous faire croire qu'elles sont réelles, qu'elles pourraient — à l'extrême limite — parfois arriver. La science-fiction est matérialiste, résolument. Serling, bien au contraire, présentait ses épisodes comme des contes, insistant sur leur aspect onirique. La **Twilight Zone** elle-même n'était-elle pas la dimension de l'imagination, du rêve ? Au contraire d'**Outer Limits** qui insista pour maintenir une certaine apparence de conformité scientifique, la **Twilight Zone** peuplait Mars d'êtres semblables à nous... en 1960 ! L'immense popularité de la série auprès de la critique, des intellectuels, etc., s'explique précisément par le fait que **Twilight Zone** n'était pas perçue comme étant de la science-fiction. Ou plutôt, pour être exact, que la science-fiction n'était pas perçue comme un genre rassemblant des histoires identiques à celles diffusées au cours de **Twilight Zone**, mais comme un ramassis de torchons pour adolescents contenant des monstres libidineux poursuivant des jeunes filles apeurées (et vêtues de bikinis). Dans ce contexte élargi qui, rappelons-le, fait appel à l'amour du conte fantastique enraciné dans la culture anglo-saxonne, **Twilight Zone** qui est un des premiers, et des meilleurs, feuilletons de science-fiction n'a pas contribué directement à l'expansion du genre.

Aujourd'hui, la série, perpétuellement rediffusée (bien que souvent remontée d'une manière abominable), est devenue un objet de culte et a touché une seconde audience, celle d'un public connaissant et appréciant la science-fiction. Malgré l'aspect parfois surranné des épisodes, **Twilight Zone** reste immensément populaire aujourd'hui plus que jamais et est définitivement entrée à part entière dans la culture américaine.

La fin de **Twilight Zone** ne marquait pas la fin de la carrière de Serling — loin de là ! Ayant peur d'être identifié comme un écrivain « d'histoires de fantômes », celui-ci se lança à corps perdu dans de nombreux projets, rédigeant le script du film **The Man** adapté du roman d'Irving Wallace et, ce qui est plus intéressant pour nous, celui de **Planet of the Apes** d'après Pierre Boulle.

The Man est un film de politique-fiction : les prémices sont simples, Air Force One, l'avion présidentiel, s'écrase. Le seul prétendant à la présidence des États-Unis est Noir. A partir de ces éléments, Rod Ser-

Agnès Moorehead combat THE INVADERS.

Les martiens sont là (MR. DINGLE THE STRONG).

THE ODYSSEY OF FLIGHT 33.

ling a bâti une histoire riche en sentiments, plaidant pour l'égalité et l'abolition du racisme.

Planet of the Apes est trop connu pour qu'on en résume le scénario ici. Peu de gens, par contre, savent que Rod Serling est l'auteur de l'adaptation à l'écran du roman de Boulle et, en particulier, que la scène finale où Charlton Heston découvre le bras de la Statue de la Liberté émergeant de la plage est le fruit de l'imagination de l'auteur de **Twilight Zone**. Là où le roman de Boulle est utopique, presque sans conflits, le script de Serling crée une tension permanente entre Taylor (bien différent du pacifique Mérou, héros du roman) et le Dr Zaïus, dont l'habileté est à cent lieues du Zaïus pompeux et incapable dépeint par Boulle.

Le chemin de la **Planète des singes** ne fut pas direct — c'est le moins qu'on puisse dire ! La première compagnie qui approcha Serling pour obtenir de lui une adaptation du roman fut celle des célèbres King Brothers de Hong-Kong, qui pensaient réaliser un film de série Z à petit budget. Le traitement rédigé par Serling fut finalement écarté par les problèmes financiers posés par la nécessité de présenter à l'écran toute une population simienne !

La seconde personne intéressée fut Blake Edwards, auteur de la fameuse série des **Pink Panther**. Celui-ci fit savoir à Serling qu'il allait produire et réaliser un film d'après le roman de Boulle, et qu'il pouvait en rédiger le script sans se laisser arrêter par des considérations matérielles, le budget prévu étant considérable.

« Ma première version, déclara Serling dans une interview accordée à David Johnson, contenait une ville simienne un peu comme New York. Pas une ville comme celle qui fut présentée plus tard, construite de rocs et composée de grottes, mais une vraie metropolis avec des autos, des buildings, des ascenseurs, un métro, des meubles, etc., à la différence que tout était conçu par et pour des singes ! Le script était assez long et il aurait coûté environ $ 100 000 000 à réaliser. Inutile de dire que le projet fut abandonné. »

Construire une ville de singes et la peupler allait nécessiter un certain effort d'imagination dans l'adaptation du roman de Boulle. Quand Serling fut contacté, une troisième fois, par Arthur P. Jacobs, il réécrivit entièrement son scénario, s'efforçant de rester dans les limites du financièrement-possible, tout en conservant les caractéristiques intrinsèques du roman de Boulle. Le monde élaboré par Serling fut donc un monde semi-civilisé, dont la description demanda un travail considérable : le script dut être revu trois fois avant d'aboutir à la version finale que nous connaissons.

« Mon adaptation fut très libre, déclara Serling. En fait, ce ne fut pas vraiment une adaptation, mais une histoire *écrite d'après* le livre de Boulle, et il y a une différence bien réelle. »

L'une de ces différences est bien connue : la fin du roman et celle du film diffèrent sensiblement, cette dernière étant à porter au crédit de Serling. Le scénario de celui-ci fut ensuite revu par Mike Wilson, qui y ajouta une note d'humour et modifia, d'après Serling, à peu près tous les dialogues. La version originale rédigée par l'auteur de **Twilight Zone** était sérieuse, voire sombre. La version de Wilson comprenait de nombreux calembours comme « C'est un singe sur lequel on peut compter », etc.

En dépit de cela, il n'en reste pas moins que l'enchaînement des événements, les situations et la philosophie même de la version cinématographique de **Planet of the Apes** doivent être portés au crédit de Rod Serling.

Arthur P. Jacobs proposa à celui-ci d'écrire le scénario du deuxième film : **Beneath the Planet of the Apes**. Celui-ci accepta et formula les concepts qui lui servirent de base : la bombe H enterrée, la peur viscérale qu'ont les singes de l'homme-fauteur-de-guerre, la résurgence d'une nouvelle civilisation et l'anéantissement final. Malheureusement, Serling ne fut pas disponible pour rédiger le script, étant pris par d'autres engagements.

Car ce n'était pas le travail qui manquait : plusieurs pièces à Broadway, de nombreux spots publicitaires pour la télévision (un fait curieux en soi pour un homme qui

Dean Jagger écoute
la radio du passé dans STATIC.

Buddy Ebson, télékinésiste de Casino
et Christine White dans THE PRIME MOVER.

James Gregory, Joanne Linville
et Warren Kemmerling dans THE PASSERBY.

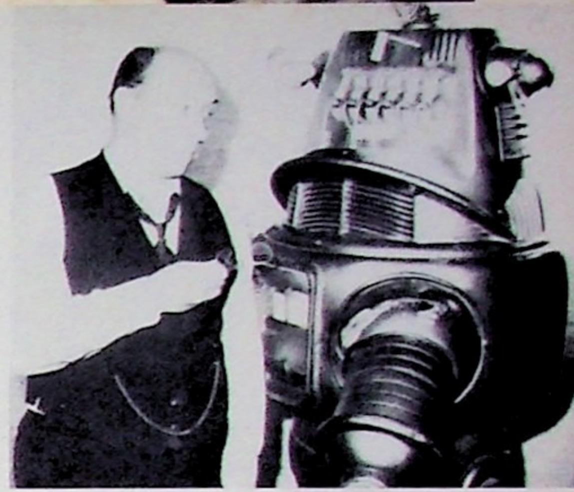
avait si souvent proféré sa haine de la publicité : « On s'efforce de créer un climat, une ambiance, et on est interrompu par six lapins vantant les mérites d'un papier hygiénique ! » avait été l'une des remarques les moins féroces de Serling à l'époque de **Twilight Zone**). La voix empreinte de mystère qui avait précédé si souvent l'illustre série annonçait maintenant un nouveau modèle Ford, glorifiait les oranges Sunkist... ou le monde du Commandant Cousteau !!!

Mais le Fantastique n'allait pas laisser Serling inactif très longtemps. Durant l'automne 70 — six ans après la disparition de **Twilight Zone** —, la chaîne de télévision N.B.C. annonça à grand renfort de publicité le retour du maître dans une nouvelle série baptisée : **Rod Serling's Night Gallery**.
Night Gallery, malheureusement, fut un chant du cygne et, tout au long de sa vie courte et mouvementée, cette série resta une épine plantée dans le cœur de Serling. Celle-ci fit son apparition dans un « pilote » préparé en 1969 par Universal pour la chaîne N.B.C. Présenté par Rod Serling, celui-ci nous proposait trois contes d'épouvante écrits spécialement par l'auteur de **Twilight Zone**.
Ses débuts se firent ensuite dans le cadre plus vaste d'une émission appelée **Four-In-One** (Quatre-en-un) où **Night Gallery**, après un brillant pilote, se retrouvait l'une des quatre mini-dramatiques présentées.
Après six épisodes, le succès venant, les dirigeants de N.B.C. libérèrent **Night Gallery** du carcan de **Four-In-One**, et la série se vit confier une heure de grande écoute... malheureusement face à **Mannix**, présenté par une chaîne concurrente !
Tant dans **Four-In-One** que dans la saison 1971, **Night Gallery** durait une heure et était composée de deux, voire trois différents sketches. Elle se vit ensuite réduite à une demi-heure pour sa dernière saison (1972-1973) avant de disparaître au regret de nombreux amateurs.
Night Gallery présente de nombreuses différences par rapport à **Twilight Zone**, et toutes ne s'expliquent pas par l'évolution de la télévision, l'introduction de la couleur, etc.
Tout d'abord, **Twilight Zone** diffusait essentiellement des histoires de S.-F. ou de Fantastique pur (fantasy). **Night Gallery** traitait de l'Horreur, de l'Épouvante et du Surnaturel. Ainsi nous devons à **Night Gallery** l'adaptation de plusieurs histoires de H.P. Lovecraft, et de nombreuses références à des sommités telles August Derleth, Robert Bloch, etc.

« **The Hand of Borgus Weem** », adapté d'une nouvelle de George Langelaan (auteur de **The Fly**), nous conte l'histoire d'un homme dont la main semble possédée d'intentions meurtrières envers sa nouvelle fiancée et deux autres personnes. Ne voulant pas tuer, notre héros choisira, malgré les conseils de son docteur, bien sûr incrédule, l'amputation. Il découvrira ensuite qu'un certain Borgus Weem, sorcier, occupa son appartement avant d'être assassiné par les trois individus menacés par la Main — la main de Borgus Weem, coupée alors qu'il se cramponnait au rebord de la fenêtre après sa défenestration ! Tout est bien qui finit bien ? Pourquoi la main du docteur se conduit-elle alors de si étrange façon ?...
Le début de **Night Gallery** plaçait le spectateur dans l'ambiance : au son d'une étrange musique lancinante défilent devant nous plusieurs tableaux. Nous sommes dans une galerie de peinture et notre hôte, Rod Serling, se tourne vers nous. Il nous entraîne vers l'un des portraits et commence à raconter une histoire. La caméra s'approche du tableau, y pénètre... Nous voici plongés dans l'univers de la Galerie de Nuit !
« **Pickman's Model** » est l'une des adaptations lovecraftiennes. Bradford Dillman y joue le rôle d'un jeune peintre de la Nouvelle-Angleterre. Pickman, qui prétend ne peindre que d'après nature — malgré l'épouvantable monde de ses tableaux : monstres horribles, derniers survivants d'une race de troglodytes vivants dans les profondeurs de la Terre et n'émergeant que pour enlever de jeunes femmes. Louise Sorel interprète une élève de Pickman, amoureuse de celui-ci. Elle découvrira — au péril de sa vie — que celui-ci n'est pas tout à fait humain, pas plus que ne le sont ses... modèles ! Comme tou-

Lee Marvin et Joe Mantell encadrent le robot-boxeur de STEEL.

Mickey Rooney dans LAST NIGHT JOCKEY.



Richard Deacon introduit Robby le Robot dans THE BRAIN CENTER AT WHIPPLES.

jours, la fin nous révèle une dernière surprise : Pickman disparu, devenu fameux, deux propriétaires de galerie en quête de tableaux descellent la dalle de pierre menant aux souterrains dans lesquels attendent les monstres...

Si **Night Gallery** différait de **Twilight Zone** par le choix de ses sujets, les deux séries eurent néanmoins en commun les talents qu'elles surent attirer. Parmi les réalisateurs ayant contribué à **Night Gallery**, il convient de réserver une place toute spéciale à Jeannot Szwarc (**Bug**, **Jaws 2**) qui réalisa 22 épisodes, faisant ainsi de lui le premier réalisateur de la série. Le style de Szwarc, net, incisif, sans excès, en un mot efficace, se retrouve dans son travail pour **Night Gallery**, particulièrement bien adapté à ce médium spécial qu'est la télévision.

Nous devons citer également Boris Sagal et Steven Spielberg (**Jaws 1**, **Close Encounters**...) qui collaborèrent aussi à la série.

Côté acteurs, **Night Gallery**, comme son prédécesseur, s'enorgueillit d'un palmarès international : Zsa-Zsa Gabor, Mickey Rooney, Orson Welles (narrateur d'un épisode), Vincent Price, Burgess Meredith, Agnes Moorehead, Ray Milland, Adam West, John Carradine, David McCallum, Yaphet Kotto, Edward G. Robinson, Cesar Romero, Victor Buono, Patrick McNee, Elsa Lanchester, Barbara Steele, Leonard Nimoy, etc.

Pour certains, le Fantastique était un monde déjà familier — mais pour d'autres... Contraitrement à **Twilight Zone**, **Night Gallery** — peut-être parce qu'elle faisait appel à des émotions plus primaires ? — fut vivement attaquée par la critique. Une des raisons fut sans doute la situation du film d'horreur, qui était encore considéré à l'époque comme un produit de série Z. Effrayer, chercher à faire peur au public, ce n'était pas de l'Art, c'était bassement commercial (la situation a bien changé de nos jours avec **The Exorcist**, **Alien** et autre **Prophecy**).

Twilight Zone était un programme « intellectuel ». **Night Gallery** ne chercha jamais à rivaliser avec son illustre prédécesseur sur ce terrain. Elle ne pouvait donc le concurrencer. Il lui manquait, de plus, la subtile magie de celui-ci dans le choix des histoires présentées. Le plus dur critique de la série fut sans doute Rod Serling lui-même, qui se vit progressivement écarter de tout contrôle éditorial et artistique dès la fin de la première saison en 1971.

Produite par Jack Laird à Universal pour N.B.C., **Night Gallery** semblait avoir pour but de concurrencer le **Mannix** de C.B.S. — ce qui n'était pas du goût de Serling et allait aux antipodes de ses idées. Il tenta de se rebeller. Hélas ! son contrat était de fer et lui enlevait tout mot à dire sur le choix des scénarii, des acteurs, bref, sur la vie du « show » qui portait son nom.

Quand il essaya — à plusieurs reprises — de faire enlever celui-ci du générique, ou proposa de « tirer son épingle du jeu », il se heurta à un refus manifeste ! Ses protestations furent vaines : son contrat, qui lui allouait 50 % des bénéfices mais lui retirait ce qu'il souhaitait le plus : le contrôle artistique, faisait de lui un prisonnier !

Forcé de présenter chaque épisode, Serling dut se résigner à voir **Night Gallery** prendre, dès la fin de la première saison, une orientation différente de celle qu'il aurait désirée. Beaucoup de ses scripts furent refusés par les producteurs, étant jugés « trop intelligents ». Malgré son abondance de monstres, de bagarres et de poursuites, et un humour pas toujours léger— Rod Serling qualifia **Night Gallery** de **Mannix** en suaire ! —, la série ne connut pas le succès espéré par Universal et N.B.C. En dépit des obstacles, Serling réussit néanmoins à nous donner plusieurs petits chefs-d'œuvre, dont deux récoltèrent le fameux « Emmy Award ».

« **They're Tearing Down Tim Riley's Bar** » est une pièce émouvante dans laquelle William Windom, veuf désespéré, voit dans la démolition de son bar favori le symbole de l'écroulement de son existence solitaire. Interprété par des acteurs de talent, le scénario de cette histoire riche en sentiments fit une vive impression sur le public et suscita de nombreuses lettres.

« **The Messiah of Mott Street** » traite d'un sujet toujours difficile à aborder à la télévision américaine : la religion. Edward

NIGHT GALLERY. Une scène d'épouvante efficace.

Satan visite aussi NIGHT GALLERY.

G. Robinson y joue le rôle d'un vieux Juif se cramponnant à la vie pour assurer la subsistance de son unique petit-fils. Connaissant la foi de son grand-père, qui espère toujours le retour du Messie promis à son peuple, l'enfant partira à Sa recherche... « **Messiah...** » fut l'une des dramatiques les plus remarquées de cette année-là et consacra le talent de Rod Serling — sans toutefois améliorer le prestige de **Night Gallery**.
Pour ne donner qu'un exemple de l'opposition fondamentale qui existait entre les conceptions de Serling et du producteur Jack Laird, dans un épisode, intitulé « **The Different Ones** », le scénario racontait les tribulations d'un jeune garçon affligé de telles difformités qu'il devait être exilé sur une planète lointaine peuplée... de gens comme lui, et sur laquelle il était enfin accepté ! Ce script, touchant et profondément humain, fut transformé à la réalisation en une banale histoire de S.-F. et de monstres.
Pour ces raisons, ou pour celles que nous invoquions plus haut, **Night Gallery** ne répondit pas aux espoirs des producteurs et la série connut le sort de **Twilight Zone** dès la fin de la saison 1973.
Plus tard, des épisodes du feuilleton **The Sixth Sense** (en français : **Le Sixième Sens**) racontant les aventures du docteur en parapsychologie Rhodes — interprété par Gary Collins — furent incorporés à la série. Ramenés de leur version originale d'une heure à la demi-heure requise par le format de **Night Gallery** — ce qui les rendit la plupart du temps incompréhensibles ! —, ces épisodes furent présentés par Rod Serling, qui ne les avait même pas vus. Telle est la télévision d'outre-Atlantique...

Pendant la période **Night Gallery**, Rod Serling ne resta pas inactif, continuant à produire plusieurs dramatiques pour la télévision. L'une d'elles, intitulée **The Doomsday Craft**, utilisait le thème du chantage à la bombe dans un avion et obligea Serling à s'excuser publiquement (il revint sur celles-ci plus tard) quand un incident similaire se produisit quelques mois plus tard. Il collabora également à la production remarquée du Smithsonian Museum sur les monstres des légendes (Yeti, Loch Ness, etc.), mettant ainsi sa célèbre voix et sa silhouette à la disposition de la science.
Cependant, la fin de **Night Gallery** marqua la fin de vingt ans de relations parfois houleuses entre Serling et la télévision. Il décida de se retirer pour enseigner à l'université d'Ithaque (!) dans l'État de New York, non loin de la ville de sa naissance, déclarant qu'écrire « quelque chose de significatif et de profond pour la télévision de nos jours est un exercice futile ! »
Le 28 juin 1975, Rod Serling mourait des suites d'une opération cardiaque. Il avait alors 50 ans et était universellement connu du public américain. Infatigable, il travaillait sur deux scénarii « fantastiques » : l'un adapté de la nouvelle de Jerome Bixby « It's a Good Life ! » — déjà utilisée pour **Twilight Zone** — (et qui devait être réalisé par l'auteur de **Chariots of the Gods**, Alan Landsburg), l'autre, un téléfilm intitulé **Where the Dead Live**.
Seul auteur TV à avoir gagné 5 « Emmy Awards », Rod Serling devait être salué par cette institution du cinéma, le « Hollywood Reporter », comme « l'une des figures les plus importantes de l'Age d'Or de la Télévision ».
Rod Serling se qualifiait lui-même d'amateur. Son intérêt pour les choses du surnaturel était davantage celui d'un lecteur que celui d'un professionnel. Le fantastique, et non la science-fiction, était son domaine de prédilection avoué, et il déclarait volontiers qu'il n'y était qu'un nouveau venu, face à des géants comme Asimov, Clarke ou Bradbury. Son seul mérite, ajoutait-il, était d'avoir introduit le genre dans le plus grand des mass média : la télévision, précédant **Outer Limits** et **Star Trek**.
Pourtant sa mort fut ressentie par le monde de la science-fiction avec une rare intensité. Le célèbre « Monsieur S.-F. », Forrest Ackerman, qui publia un article en hommage à Serling après sa mort, reçut des témoignages de George Pal (réalisateur de **Time Machine** et **War of the Worlds**), A.E. Van Vogt et bien d'autres. Pour n'en citer qu'un, nous reproduirons ici celui écrit par Gene Roddenberry, créateur de **Star Trek** :